



## Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

## Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

- + *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.
- + *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.
- + *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.
- + *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

## Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via <http://books.google.com>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

22.1-10.45

~~DE 1033~~

L'ORPHELINE  
DE MAESTRICHT,

Épisode de la Révolution de 1830.

ROMAN HISTORIQUE,  
PAR M. DE POULLY.

TOME II.

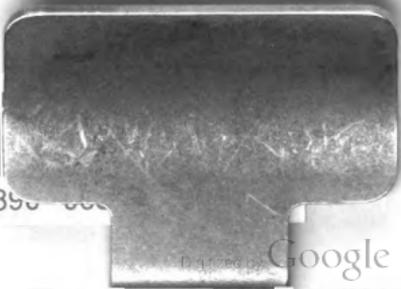


MAESTRICHT,  
BURY-LEFEBVRE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.  
1851.

45  
951



0890 000







L'ORPHELINE  
DE MAESTRICHT.



L'ORPHELINE  
" "  
MAESTRICHT,

54/5  
9.57

ÉPISEDE DE LA RÉVOLUTION DE 1850.

ROMAN HISTORIQUE,

PAR

DE POULLY.

TOME PREMIER.



MAESTRICHT,  
BURY-LEFEBVRE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.  
—  
1851



## PRÉFACE.

Une préface en l'an de grâce 1850, mais c'est presque une excentricité! Aussi, pour nous faire pardonner cette hardiesse, nous la réduirons aux proportions les plus exigües; mais cependant ce sera une préface dans toute l'acception du mot! Enfin n'importe, comme dit un des héros, avec qui nos lecteurs, admettant toutefois que nous trouvions des lecteurs, vont bientôt faire connaissance. On ne lit plus, on n'a presque jamais lu une préface, et cependant, il y en a eu de toutes les dimensions et de tous les genres: grandes et petites, sentimentales et joviales, amusantes et obséquieuses,

et qui plus est, parfois longuement ennuyeuses. Tous les genres ont été successivement traités, avec plus ou moins d'étendue, au grand déplaisir des personnes avides d'émotions, qui se croient forcées de lire depuis le titre, répété plusieurs fois et sous différentes formes, avec les noms et qualités de l'estimable imprimeur, jusqu'à la table des matières qui couronne l'œuvre; au grand déplaisir, dirons-nous, de ces personnes qui ont tout d'abord deviné, au nom seul de l'auteur, les sensations que les quelques pages obligées qui figurent en tête d'un ouvrage, retardent indéfiniment; mais aussi, à la grande satisfaction des critiques, dont un des plus célèbres des temps passés, disait avec une certaine raison : Donnez-moi la préface d'un roman du jour, et je vous en ferai immédiatement le dénouement, pour vous éviter la peine de lire toutes ces fadaïses.—Je ne sais si, de nos jours, ce jugement pourrait être sainement appliqué, et puis..... nous avons une excuse ! Notre roman, avons-nous pompeusement annoncé, est un roman historique, et malgré le peu de foi attachée à ces sortes de titres, nous dirons que l'histoire a été notre guide, et que, si quelques opinions, si quelques susceptibilités peuvent être froissées, bien à tort, nous le déclarons à l'avance, nou-

veau Pylate nous courbons la tête, pour ne pas dire..... enfin n'importe..... L'impitoyable histoire a gravé tous les faits en caractères d'airain, et il nous eût été difficile, à nous, modeste écrivain, de nous en écarter, lorsque les événemens parlent à une population dont la majeure partie en a été témoin. Aujourd'hui que les raisons qui avaient donné lieu aux sentimens haineux qui animaient tour à tour la Hollande et la Belgique; ont entièrement disparu; aujourd'hui que la dynastie de la maison d'Orange, fortement enracinée sur le sol néerlandais, a par ses bienfaits et l'amour de ses peuples su faire disparaître les inégalités de conditions qui pesaient sur quelques provinces éloignées du centre, nous pouvons, sans crainte, rapporter ce qui s'est passé alors, sans avoir à redouter que notre rôle d'historien puisse porter atteinte aux sentimens dévoués de tous nos lecteurs, pour leurs princes légitimes.

Je sais, et je conviens qu'on pourra nous objecter que toute vérité n'est pas bonne à dire! Je répondrai comme certain casuiste: oui et non! Non! s'il est question d'un fait dont l'importance ne peut avoir aucune influence sur les personnages qui paraissent et disparaissent dans l'ouvrage! Oui! si ces mêmes vérités sont le mobile de l'action et en font tout l'inté-

rêt ! Nos lecteurs , du reste , qui voudront bien sacrifier quelques instants à nous lire , reconnaîtront facilement l'exactitude des faits principaux , que nous avons appliqués aux familles désignées dans notre récit , et pourront se convaincre , après quelques recherches , de la véracité des détails que nous nous sommes contenté de grouper avec soin. Si nous avons réussi à procurer quelques distractions , nous serons satisfait , notre tâche n'allait pas au delà !

---

## LIVRE PREMIER.

Par une de ces belles soirées d'été de l'année 1830, une agitation extraordinaire se peignait sur tous les visages des habitans de la ville de Maestricht; la physionomie d'une atmosphère brûlante, se chargeant çà et là d'épais nuages, précurseurs d'un violent orage, après les chaleurs d'une température élevée, prêtait à ce tableau un nouveau jour qui en augmentait encore l'aspect inaccoutumé. De fortes patrouilles de militaires commandées par des officiers, comme aux derniers temps de l'empire, sillonnaient les rues et se renouvelaient d'heure en heure.

Une nouvelle, dont la révélation devait être terrible, à en juger par les précautions dont s'entouraient ses propagateurs, volait de bouche en bouche avec la rapidité de l'éclair; et cependant cette nouvelle, qui parlait profondément au cœur de ceux qui la saisissaient au passage, n'imprimait sur les visages des initiés qu'une stupeur secrète et mystérieuse dont l'œil vigilant de la police municipale ne pouvait s'emparer pour arrêter son essor; les boutiques, les magasins de cette ville ordinairement si calme et si tranquille se fermaient comme par enchantement au passage de la fatale nouvelle. Elle était à peine arrivée aux oreilles des habitans d'une des maisons principales de la rue de Tongres, que des pleurs et des cris de désespoir se firent entendre au rez-de-chaussée de cette maison, dans laquelle un jeune homme, précédant les groupes animés qui se refluaient dans la rue devant une forte patrouille de cuirassiers hollandais, venait de pénétrer vivement, en ayant soin de barricader la porte d'entrée derrière lui : Mère, mère, s'écria-t-il, s'adressant à une dame âgée qui se trouvait dans le salon, Maria, Maria, est-elle dans sa chambre ?

— Dieu de miséricorde ! comment, tu ne l'as pas rencontrée dans la voiture de la baronne de Rostang !

— Hélas non, toutes les portes de la ville sont fermées, fermées avant l'heure prescrite par les réglemens, et les fusils des factionnaires sont braqués sur toutes les personnes qui s'aventurent vers les remparts.

— Malheureuse enfant, que va-t-elle devenir ? Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi ai-je consenti à cette maudite promenade ! La baronne n'aura pu rentrer en ville, et ma pauvre Maria va peut-être tomber entre les mains de ces terribles partisans qui entourent, dit-on, la ville et mettent tout à feu et à sang ; malédiction sur eux ! malédiction sur moi-même qui n'ai pas su prévoir que ces abominables journaux, répandus depuis quelques jours dans notre paisible contrée, devaient allumer l'incendie qui va nous ramener aux affreux malheurs dont Maestricht a été si souvent le théâtre !

— Allons, allons, mère, ne blasphémez pas ! La frayeur vous fait voir le mal peut-être plus grand qu'il n'est en réalité ; la baronne, ne pouvant rentrer en ville, sera sans doute retournée au château de Hern. Ces dames sont seules dans la voiture, et c'est ce qui les sauvera. La révolution, car il faut l'avouer, mère, c'est une révolution.....

— Frédéric, ne prononcez jamais ce mot devant moi ! Une révolution ! Mais vous ne

savez donc pas ce que cela peut produire ? Ah ! si comme moi, vous eussiez vu les horreurs qu'elle a enfantées en France, où je voyageais avec votre grand-père, sur la fin du dernier siècle !

— Les temps sont bien changés, mère, et c'est ce qui doit vous rassurer ! Les fruits de l'éducation répandue sur toutes les classes de la société nous sauveront désormais des fureurs qui ont ensanglanté alors une si belle cause ! Mais, pardon, ma mère, enfant du siècle qui a commencé sous de si glorieux auspices, j'oubliais combien vous avez souffert à l'ère de cette régénération. Pardon, encore une fois, je dois respecter les convictions de ma mère, mais permettez à votre enfant de vous rassurer sur les dangers que vous redoutez pour notre charmante Maria.

— Dieu t'entende ! Mais je ne puis être tranquille ! Crois-moi, les révolutionnaires ne respectent rien.

— Ils savent respecter les femmes ! Leur faiblesse est leur égide ! Maria, d'ailleurs, n'est-elle pas la sœur d'adoption de Frédéric de Castaens ? En disant son nom. . . . .

. . . . .

— Tais-toi, malheureux, tais-toi ! N'entends-tu pas dans la rue le bruit des patrouilles et

des gardes qui surveillent les maisons dont les habitans peuvent être suspects? Tes paroles imprudentes, tes opinions, que tu appelles libérales, et que je ne veux pas qualifier, vont faire mettre notre maison à l'index! L'exil.... une condamnation peut-être.... ah! tous les malheurs m'accablent à la fois! Maria, ma chère Maria, n'est-elle pas avec la baronne de Rostang, la veuve d'un haut fonctionnaire hollandais. . . . .

— Tant mieux, encore une fois! nous ne faisons pas la guerre aux femmes, et M<sup>me</sup> la baronne, fût-elle même la femme du gouverneur du Limbourg pour Guillaume de Nassau, n'a rien à craindre des amis de l'émancipation des peuples. Nous faisons la guerre aux principes, et non aux hommes! Heureux, si un jour toute la grande famille européenne obéit à des lois bienfaitrices, sans autre crainte que celle de Dieu! Mais je m'égare, dix heures viennent de sonner à Saint-Servais, le calme paraît se rétablir, la rue devient déserte; demain, avant midi, mère, croyez-en celui que vous appelez votre fils, je saurai vous donner des nouvelles rassurantes de notre Maria.

— Fasse le ciel que cette espérance ne soit pas déçue! Mais ne va pas t'exposer, je t'en

conjure ! L'agitation qui régnait au dehors , il y a quelques minutes , se réveillera peut-être demain plus terrible encore. Des assassins , au nom d'une loi qu'ils feront pour la circonstance , viendront s'emparer de notre maison , sous prétexte , comme en 93 d'affreuse mémoire , de surveiller les biens de la nation. Ce soir , mon fils , votre mère peut encore vous presser sur son sein ; qui sait , si demain , la révolution victorieuse ne viendra pas nous séparer à jamais ! Dans une crise aussi solennelle , à la veille peut-être d'une séparation éternelle , la veuve du président van Lonnaert doit vous éclairer sur tous les intérêts d'une famille dont vous restez le seul soutien ! Prenez cette clef ; dans le coffret qui renferme les titres et privilèges de notre maison , vous trouverez un papier tracé de ma main en prévision d'un accident qui nous séparerait : lisez avec soin , mais surtout fermez bien les volets ; la lumière , à cette heure de la nuit , dans votre chambre , pourrait éveiller en ces temps malheureux , les justes susceptibilités des autorités : vous êtes fortement suspecté d'un libéralisme dangereux , et sans les égards que réclame notre attachement bien connu à l'illustre maison d'Orange , vingt fois déjà vous eussiez été arrêté.

— Et voilà ce qui fait notre force ! Arrêté

pour mes opinions ! La pensée est-elle donc devenue un crime ? et.....

— Chut ! j'entends du bruit, retirez-vous, et réfléchissez aux devoirs que vont vous imposer les secrets que vous apprendrez ; mais surtout ne sortez pas demain avant de m'avoir parlé. Frédéric, vous aimez votre tante, je le sais, et moi-même, je serais fier de vous appeler mon fils, si.....

— Bonsoir, bonne mère ! vous m'avez parlé d'un secret, je cours le connaître ; mais, quel qu'il soit, votre Frédéric saura faire son devoir ! Et aussitôt après avoir reçu de sa tante, avec le baiser du soir, la bénédiction, reste vénéré des anciens usages conservés dans la maison du président, le jeune homme monta précipitamment au premier étage, prit une lettre dans le coffret que lui avait indiqué sa tante, et courut vers sa chambre animé par cette curiosité bien naturelle qui prêtait de nouvelles forces à ses vingt ans ; mais sur le point de tourner le bouton de la porte, il se sentit vivement frappé sur l'épaule.

— Frédéric, lui dit une voix bien connue, souviens-toi de tes sermens.

— Ah c'est toi, Adalbert, fit-il en se retournant brusquement ; tu verras à l'œuvre si la

mémoire me manque ! je te demande dix minutes et je suis à toi.

— Pas une seconde, le temps marche toujours, et avec lui les dangers ; on a pu me voir entrer dans la maison par la petite porte qui donne sur les remparts et dont tu m'as confié la clef aux jours de nos fredaines ; il n'y a pas un instant à perdre ; partons, on nous attend chez Léon. C'est un rendez-vous secret, nous ne sommes pas accoutumés à te voir manquer à cet appel, bien que cette fois il ne soit question ni de brune ni de blonde.

— Trêve de plaisanteries ! Tu sais que je n'aime pas ce Léon. Mais, tu l'as dit, il s'agit de mes sermens, et je saurai faire taire mon aversion. Laisse-moi au moins prendre mes pistolets, et je te suis, cependant.....

— En route ! tu liras cette lettre plus tard. Aussi bien, ta tante pourrait nous entendre, et la chère dame prise peu les buveurs de sang, comme elle nous appelle. J'entends justement du bruit en bas ; sauve qui peut ! et il entraîna le pauvre Frédéric, qui eut à peine le temps de se munir de ses armes, et d'une bourse assez bien garnie, qu'il devait aux libéralités de sa tante.

Ce mouvement n'échappa point à l'insoucieux Adalbert : L'argument irrésistible, allons, je vois

que nous ferons quelque chose de toi ! Et ils descendirent rapidement le petit escalier qui devait les conduire à la porte du rempart ; en quelques secondes ils furent dans la rue.

— Nous nous rejoindrons chez Léon , fit Adalbert à voix basse, toi, par la rue du Pont, moi, par la rue de la Monnaie ; il ne faut pas que l'on nous voie ensemble ; les oiseaux de nuit sont jaloux par le temps qui court ; notre bonne mine est dangereuse pour la liberté ! Et, le cigare à la bouche, le maintien dégagé, et cet air d'insouciance du promeneur désœuvré, ils s'acheminèrent, chacun de son côté, vers le lieu du rendez-vous, où nous les suivrons, après avoir jeté un coup-d'œil en arrière sur les événemens qui ont précédé cette nuit.

La révolution française avait porté ses fruits. Les journaux de l'opposition, triomphant des fautes d'un régime rétrograde, avaient enflammé les esprits et communiqué à toute l'Europe cette fièvre de bouleversement général, que des souvenirs encore récents aidaient si puissamment à propager. Les provinces de l'ancienne Belgique, remuées de fond en comble par les écrits de quelques hommes influens sur les masses, et jalouses d'une fusion avec la Hollande qui les réduisait à un état secondaire, ne pouvaient pardonner la perte d'un nom qui, sous

tant de rapports, avait glorieusement figuré parmi les nations européennes ; la Belgique, disons-nous, avait rêvé pour elle seule, la constitution d'un royaume séparé, ou tout au moins une réunion à la France, dont les mœurs, le langage, le commerce et les habitudes semblaient dès longtemps lui tendre les bras ; aussi Bruxelles ne tarda pas à suivre l'exemple de Paris, et ce que les Belges appelaient la domination étrangère, reçut un échec d'autant plus dangereux qu'il n'avait pas été prévu, et que la sécurité du gouvernement hollandais, en garde contre les révolutionnaires du dehors, n'avait pris aucune précaution vigoureuse contre les ennemis, nombreux à l'intérieur, de la fusion des deux pays. Toute la Belgique s'était soulevée, et c'est cette nouvelle importante qui venait de pénétrer dans Maestricht, capitale de la province du Limbourg, au moment où nous commençons cette histoire. Maestricht, la clé de la Prusse, cette malheureuse cité, si souvent déchirée par les guerres des rois, mais toujours si vaillamment défendue par ses habitans ; Maestricht, voisine de Liège, l'antique cité des princes-évêques, éprouvait sans trop se prononcer, peut-être même sans pouvoir s'en rendre compte, l'électricité du mouvement convulsif qui allait embrâser toute la Belgique. La jeu-

nesse surtout, séduite par ce noble mot de liberté qui parle si profondément aux cœurs généreux, cette jeunesse, qui rêvait aussi une nationalité indépendante, avait applaudi au mouvement régénérateur qui paraissait devoir s'étendre sur tous les peuples de l'Europe; mais la place de Maestricht était d'une trop grande importance dans l'équilibre européen pour que l'autorité royale ne prît pas immédiatement les mesures les plus vigoureuses afin de prévenir et réprimer au besoin toute tentative de désordre. La ville était donc tranquille; à la surface du moins; mais pour l'œil exercé de l'observateur politique, il eût été facile de voir qu'un orage sérieux grondait sourdement dans tous les cœurs, et que l'espérance chez les uns, la crainte chez les autres, l'inquiétude et l'anxiété chez tous, s'étaient donné rendez-vous pour imprimer à la ville cet aspect inaccoutumé dont nous parlions à notre début.

La veuve du président van Lonnaert native, elle-même de Maestricht, mais devenue hollandaise au premier degré par son mariage avec le président, issu d'une des premières familles patriciennes d'Utrecht, avait compris dès le principe que la nouvelle avait un caractère de gravité dont elle redoutait les conséquences. Présentée dans sa jeunesse à la cour de France,

où elle accompagnait son père, membre de la députation des Provinces-Unies, elle avait vu les horreurs de la révolution de 93, et, pour elle, le mot révolution impliquait le pillage et l'assassinat des classes aisées de la société, par une populace effrénée ne comprenant la liberté que par le droit qu'elle s'arrogeait d'enlever aux riches un superflu qu'elle devait bientôt gaspiller; pour elle, la liberté, c'était l'anarchie avec toutes ses horreurs; aussi avait-elle vu avec un profond chagrin les tendances libérales, professées par le jeune Frédéric de Castaens, fils du général son frère, mort à la bataille de Smolensk au service de l'Empire Français. Cet enfant, que lui avait légué le général à son lit de mort, était l'unique fruit d'un mariage secret contracté en Espagne avec la fille du marquis de Villa Flor, grand d'Espagne de première classe.

Qu'était devenue la mère de cet enfant? M<sup>me</sup> van Lonnaert l'ignorait ou semblait l'ignorer. Mais elle avait reçu ce précieux héritage comme un don du ciel, car la nature lui avait refusé les joies de la maternité. Le président était mort au commencement de 1813, laissant à son neveu, alors âgé seulement de deux ans, le soin de consoler, par ses douces caresses, une femme qui avait embelli tous les momens de son existence.

Frédéric avait donc été élevé dans la maison de sa tante comme son propre fils ; mais les événemens devaient bientôt augmenter les membres de cette famille. Dans le courant de l'année 1813, lorsque la victoire cessa de favoriser les armes de la France, et força ses vaillantes cohortes à venir défendre pied à pied le sol natal, le jour même de l'évacuation de Maestricht par les troupes de Napoléon, M<sup>me</sup> van Lonnaert, après avoir congédié ses domestiques, était restée dans le salon du rez-de-chaussée ; sur le point de s'agenouiller pour la prière du soir, elle entendit sonner violemment à la porte ; sans crainte, en ce moment où son cœur allait s'ouvrir à Dieu, elle s'approcha de la fenêtre pour demander qui pouvait venir à pareille heure ; pour toute réponse son oreille reçut ces mots d'une voix qu'elle crut reconnaître et qui lui dit en français très pur : « Madame van Lonnaert, au nom du ciel, ouvrez ; le moindre retard serait un crime dont vous auriez à répondre devant Dieu. »

A cet appel, la pieuse femme, ne consultant que la première impulsion d'une charité dont elle avait déjà donné tant de preuves, ouvrit précipitamment les volets ; la nuit était noire et orageuse ; au même instant deux bras enveloppés dans les plis d'une espèce de manteau, s'along-

gèrent rapidement, et posèrent sur l'appui de la fenêtre un panier recouvert de linges blancs dans lequel on pouvait deviner la forme d'une frêle créature. « Le ciel confie cet enfant à votre charité, fit la même voix, Dieu veille sur elle et sur vous. » Et aussitôt, à la lueur d'un éclair qui brilla soudainement, M<sup>me</sup> van Lonnaert vit s'enfuir du côté des remparts un homme de haute stature, enveloppé d'un long manteau brun, et la tête couverte d'un immense chapeau dont les parois avaient été rabattus, sans doute à dessein, pour cacher la figure qu'ils protégeaient.

Malgré la frayeur de cette apparition subite, malgré l'étrange dépôt que la ruse semblait vouloir confier à sa charité, M<sup>me</sup> van Lonnaert était chrétienne avant tout, et son premier soin, après avoir refermé vivement la fenêtre, par un instinct de cœur qui craignait déjà de se voir enlever le précieux gage que lui avait valu sa piété charitable, M<sup>me</sup> van Lonnaert s'empessa de considérer le pauvre petit être que le ciel remettait en ses mains ; mais déjà ses plans étaient conçus et arrêtés : l'enfant devait être élevé dans sa maison et partager avec Frédéric son affection profonde.

Un billet attaché sur la poitrine de la petite fille, contenait ces seuls mots : « Maria, par sa

« naissance , est digne de l'amitié que Madame  
« van Lonnaert lui prodiguera ; les hasards de  
« la guerre la rendent orpheline, elle trouvera  
« dans sa seconde mère l'amour d'un père qui  
« ne la reverra peut-être jamais ; cet écrit, dont  
« un double a été confié aux soins d'un digne  
« et respectable ecclésiastique avec les pièces  
« nécessaires à la reconnaissance de sa famille,  
« est la seule preuve de tendresse que je puisse  
« laisser à ma fille. » Pour toute signature : « Un  
officier supérieur de l'armée impériale. »

Depuis cette époque , nul indice , nulle circonstance n'avait pu déchirer le voile qui entourait la présence de la pauvre orpheline dans la maison de la présidente : lors de la catastrophe de Waterloo, deux fois seulement, et en l'absence de la maîtresse de la maison, un étranger , qu'à son costume et à ses manières on pensa être un domestique français , vint s'informer des nouvelles de la petite Maria ; mais il ne reparut plus , et les mois , les années s'écoulèrent sans ajouter un nouveau jour aux vagues renseignemens que la bonne dame avait puisés dans l'écrit qu'elle conservait avec le plus grand soin.

Le ciel cependant avait heureusement inspiré l'inconnu dans le choix de la protectrice forcée de l'enfant mystérieux. D'abord par de-

voir, et bientôt par un attachement qui prenait chaque jour de profondes racines, cette pieuse femme éleva Maria comme sa propre fille; elle porta son nom, et rien ne lui coûta pour donner à cette enfant une éducation que la position de sa bienfaitrice réclamait à tous égards. Nous l'avons dit, M<sup>me</sup> van Lonnaert était chrétienne de cœur et de conviction; les nouvelles obligations que lui imposait le dépôt sacré que le ciel lui avait confié, augmentèrent une tendance naturelle aux douces consolations que donne une sainte et noble religion. Elle fréquenta plus assidûment les églises, se rapprocha des ministres des autels, et se fit remarquer par une piété sincère et charitable, qui lui ouvrit tous les cœurs et la plaça bientôt à la tête des associations de bienfaisance dirigées par les ecclésiastiques les plus influens de la ville.

Peut-être un espoir secret de se trouver en rapport avec le vénérable prêtre désigné dans l'écrit du père de Maria aida-t-il en partie cette tendance religieuse, peut-être la grâce divine suffit-elle seule pour protéger cet entraînement, mais il fut remarqué dans le monde que voyait la présidente, et la calomnie, occupation nécessaire et indispensable aux désœuvrés de toute petite ville, la malignité, défaut obligé de toute société restreinte, où la médisance tient lieu de

ces futilités innocentes qui animent les conversations des grandes villes, la malignité, qui, n'en déplaît à nos charmantes lectrices que nous exceptons en faveur de leur amabilité, régnait en souveraine dans les cercles de Maestricht, la malignité, disons-nous, ne ménagea pas la veuve du président van Lonnaert. On s'occupa en secret, secret de petite ville, de cette enfant de la providence. Le mot d'œuvre posthume du président fut accueilli avec faveur par ces âmes charitables à leur point de vue, pour qui l'exemple d'une bonne action et du plus complet désintéressement est un reproche direct à une vertu dont elles ne connaissent que la théorie.

On plaignit M<sup>me</sup> van Lonnaert avec cet intérêt et ces paroles doucereuses qui versent à grands flots le fiel de la calomnie sur les personnes supérieures dont les qualités éminentes ont inspiré une jalousie qui se cache avec peine sous les dehors hypocrites d'une amitié cauteleuse ; mais rien ne put faire dévier cette vertueuse femme de la ligne qu'elle s'était tracée, et Maria grandissait en grâces et en beautés sous les yeux de sa seconde mère.

Les propos méchants et malicieux avaient eu leur temps, comme toutes choses ici bas, et l'orpheline de Maestricht ; qui avait été élevée

dans un pensionnat de Liège, était seulement de retour depuis quelques mois, lorsque la baronne de Rostang, amie de la présidente, vint lui proposer d'emmener la jeune personne au château de Hern où elle allait en visite ; au moment où commence cette histoire, Maria n'était pas encore rentrée, et M<sup>me</sup> van Lonnaert, en qui l'âge avait affaibli la force de caractère qui l'avait soutenue dans les rudes épreuves de la vie, tremblait pour sa fille adoptive au souvenir des horreurs d'une révolution. Frédéric, de son côté, partageait la vive affection que Maria inspirait à tout ce qui l'approchait. Elevés ensemble, ces deux enfans éprouvaient l'un pour l'autre cette amitié fraternelle qui bientôt, lorsque l'âge eut développé leurs sensations, fit place à un sentiment plus vif, dont ils ne se rendaient pas compte exactement, mais qui se décélait dans les moindres actions de leur vie.

Un amour profond et ardent s'était surtout révélé tout à coup à l'âme de Frédéric, et la jalousie, cette lourde épreuve que la nature nous a inoculée pour nous faire connaître la violence de nos passions, la jalousie était venue avec ses amères rêveries, troubler le bonheur sans nuages qui jusqu'alors avait présidé à l'existence de ce jeune homme, entre une

tante qu'il aimait et respectait malgré ses faiblesses, et une aimable jeune fille qu'il chérissait comme une sœur et adorait de toutes les forces de son âme.

La beauté de Maria avait de nombreux adorateurs dans la jeunesse de Maestricht ; et le brillant Léon van Buren , maître à trente ans d'une fortune considérable que lui avaient laissée ses parens , morts depuis quelques années , s'était mis audacieusement sur le premier rang. M<sup>me</sup> van Lonnaert , ne voyant que l'intérêt de sa fille adoptive , à qui elle ne pouvait donner une fortune , devenue par la volonté de son mari l'héritage de Frédéric , dont elle ne soupçonnait pas l'amour , avait favorablement accueilli les visites du jeune Léon , et la vie se passait ainsi pour cette pieuse femme entre l'affection de ses deux enfans et les inquiétudes que lui causaient les opinions politiques de son neveu , qu'elle croyait absorbé tout entier dans le dédale trompeur et mensonger d'une polémique qui la faisait trembler pour la sûreté du jeune homme.

Les choses en étaient à ce point , de part et d'autre , dans la soirée du 26 août ! Nous nous empresserons donc de rejoindre nos deux amis que nous avons quittés au moment où , chacun de son côté , ils s'acheminaient avec précaution

vers la demeure de Léon van Buren , indiquée pour le rendez-vous d'une jeunesse aventureuse , et dont la position du propriétaire éloignait tous les soupçons. Cette maison, située dans la rue du Bouc aux pieds des remparts que baignait la Meuse, se prêtait merveilleusement à des rendez-vous nocturnes , et les orgies d'une jeunesse imprudente pouvaient facilement couvrir de leur voile épais des projets de conspiration dont tout semblait devoir écarter la surveillance.

Fils d'un riche négociant d'Amsterdam, Léon comptait parmi ses ancêtres plusieurs membres influens dans les anciens Etats des Provinces-Unies, et la faveur dont son père avait constamment joui près des princes de la maison d'Orange, le faisait, à juste titre peut-être, regarder comme devant être un des plus fermes soutiens de leurs droits au jour du malheur; cependant il n'en était pas ainsi, et Léon, en prévision aussi d'une lutte qui laissait tant d'incertitude dans ses résultats, avait su se ménager, par des demi-confidences et un blâme mystérieux sur la marche du gouvernement, une espèce d'influence parmi les membres du comité d'opposition, composé de nobles et fougueux jeunes hommes, aux sentimens élevés, à l'âme exaltée par des souvenirs glorieux, et

qui voyaient dans l'apparence même d'une injustice, fût-elle involontaire, la menace d'un retour aux anciens abus et à la domination de certaines castes. Une réunion avait été indiquée pour ce même jour; mais, aux yeux du monde indifférent, c'était un essaim de jeunes fous, allant demander aux vapeurs de l'orgie les plaisirs d'un autre siècle dont ils imitaient les écarts, mais dont, selon leurs principes régénérateurs, ils ne pouvaient reconnaître, comme hommes, la marche avilissante pour l'espèce humaine.

Léon paraissait présider aux joies tant soit peu graveleuses de ses convives, mais le choix des invités révélait assez que la politique était le but, si l'orgie avait été le prétexte, de la réunion.

Dans un salon qui eût fait honneur à une de ces maisons princières que l'on rencontre dans les grandes villes, des tables richement dressées étaient couvertes des mets les plus délicats; les vins d'Espagne et de France garnissaient les étagères en quantité suffisante pour abreuver tous les convives, eussent-ils été deux fois plus nombreux, et toutes les précautions avaient été prises pour pouvoir se passer du service des domestiques; aussi, lorsque la porte se referma sur le dernier des invités attendus, et c'était

Frédéric, les gens de Léon eurent ordre de se retirer afin de laisser un libre cours aux élans d'une folle jeunesse.

— En retard, un pareil jour, monsieur Frédéric, fit Léon en l'introduisant au milieu du salon où une douzaine de jeunes gens étaient assis autour d'une table amplement servie pour satisfaire tous les goûts !

— Adalbert a dû vous expliquer les causes de ce retard, et mon excuse.....

— Pas d'excuse, Frédéric, fit Adalbert, viens près de moi, et répare le temps perdu.

— Oui certes, reprit Léon avec intention, aujourd'hui cela peut être doublement nécessaire.

— Allons, Messieurs, voilà ce qui s'appelle entrer brusquement en matière ! Foi d'Adalbert, c'est un bel exemple à suivre ; mais d'abord vidons nos verres ; vous connaissez le vieil adage : *In vino veritas*. Je tiens pour faux frère quiconque ne me fera pas raison.

— Toute vérité n'est peut-être pas bonne à dire, reprit Frédéric en vidant d'un seul trait le verre que Léon venait de remplir, et je n'en veux pour preuve que quelques paroles prononcées dimanche sur le Vrythof, qui ont été immédiatement traduites au gouvernement ; au surplus, l'événement a justifié ce que j'avançais alors....

— Or donc, interrompit Adalbert, qui craignait que l'aigreur de son ami n'amenât des explications trop vives avant le temps, Dieu est juste et Frédéric est son prophète ! Il s'agit de savoir maintenant comment Maestricht, la ville aux trente-six églises, accueillera cette prophétie qui est devenue une réalité.

— Maestricht se conduira selon les circonstances, dit Léon.

— Bravo, je propose une motion ! Nous avons besoin d'un signe de ralliement. Je vais, cette nuit même, commander des cocardes à double face, aux couleurs de la liberté et aux couleurs de la maison d'Orange ; ce sera délicieux, selon les circonstances (et il appuya sur ces mots), selon les circonstances nous les porterons d'un côté ou de l'autre.

— Vous avez mal interprété mon idée ; j'ai voulu dire que Maestricht ne pouvait encore, sans compromettre la sûreté de ses habitants, prendre un parti, que les circonstances peuvent

. . . . .

— Plus fort, encore plus fort ! Les circonstances commandent, attention ! Vous placez des drapeaux aux couleurs de la maison d'Orange sur tous les clochers de Saint-Servais ; suivez bien mon raisonnement ! vous placez un nombre égal de drapeaux sur l'église Notre-Dame, mais

ceux-ci aux couleurs de la liberté, et puis, attention ! après ce trait héroïque vous attendez patiemment l'issue de la lutte ! Si la Belgique triomphe, Maestricht n'a pas démerité de son antique gloire, elle aura arboré dès le principe l'étendard de la liberté, témoin l'auréole brillante qui couronne Notre-Dame, et les tristes drapeaux de Saint-Servais seront restés comme monument de la victoire remportée sur le despotisme ! Mais si au contraire nous succombons, Maestricht aura bien mérité du gouvernement ; sa fidélité deviendra proverbiale, toujours selon les circonstances, et les drapeaux de Notre-Dame précipités dans la Meuse, comme symbole de la chute de l'anarchie, attesteront à nos princes que les drapeaux victorieux de Saint-Servais, arborés en leur honneur dans leur bonne ville, ont fait fuir la révolution. J'ai dit ; la parole est à Frédéric !

— Mais ne me sera-t-il pas permis, fit Léon, d'un air contrarié, de revenir sur la plaisanterie d'Adalbert à mon sujet.

— Tous ces messieurs connaissent et apprécient vos sentiments, dit Adalbert malicieusement, passons outre.

— Mes amis, dit alors Frédéric d'une voix ferme et grave, notre réunion est solennelle ; les nouvelles parvenues ce soir par la barque

de Liège, annoncent un soulèvement général dans toute la Belgique : nos frères de Bruxelles nous appellent aux armes pour la défense de nos libertés communes ! Notre belle patrie sera-t-elle sourde à cet appel de l'affranchissement des peuples ? La guerre qui commence va servir d'exemple et d'enseignement à l'Europe, la noble cité de Maestricht restera-t-elle en arrière de la régénération qui se prépare ? Les moments sont venus de parler ici à cœur ouvert ; moi, Frédéric de Castaens, je puis compter sur deux cents affiliés, tout prêts à ma voix à prendre les armes, pour reconquérir une nationalité enlevée par un partage inique entre les grands de la terre, qui se sont mesuré nos personnes et nos propriétés comme une vile marchandise ; ces deux cents patriotes n'attendent que le signal pour entraîner sur leurs pas une foule plus nombreuse encore, que l'incertitude retient, mais que l'exemple décidera. Que chacun de nous s'explique hardiment sur les moyens qu'il peut fournir au succès de notre sainte entreprise. Mais si la peur devait dominer dans quelques esprits, que ceux-là se retirent ; indignes du nom d'hommes libres, vouons-les à l'exécration et à la vengeance de leurs frères, s'ils osaient trahir leurs sermens.

Un applaudissement universel suivit ce dis-

cours, et chacun vint énumérer le contingent d'affiliés dont il pouvait disposer, et qui, avec les prévisions, mettait à la discrétion des conjurés environ quatre mille combattans; Léon lui-même, sans rien promettre positivement, parla vaguement d'intelligences secrètes qu'il saurait mettre à profit pour les besoins de la cause.

— Nous sommes quatre mille, dit Adalbert, la garnison compte à peine cinq mille hommes, et les Belges y sont nombreux! N'attendons pas que Guillaume I<sup>er</sup> nous envoie ses braves Hollandais pour maintenir la place; car ne nous faisons pas illusion, les Hollandais aussi lutteront vivement contre nous: l'honneur de leur drapeau leur fera un devoir de repousser la révolte; à l'œuvre donc, car, comme on l'a dit jadis :

Il faut des actions et non pas des paroles!

Partageons-nous les dangers de la lutte, mais à l'œuvre, pour Dieu, à l'œuvre cette nuit même! Buvons au succès de notre entreprise. Allons, Léon, prouvez-nous, en vous mettant à notre tête, que nous avons été heureusement inspirés en choisissant votre maison pour notre quartier-général.

A ce mot, Léon balbutia: Mais si vous ne

réussissez pas , la garnison est sous les armes , il y aurait plus que de l'imprudence à se mettre en évidence avant d'avoir sondé les dispositions des coalisés.

— Qui parle ici de temporisation ! L'occasion est trop belle, Messieurs, pour la laisser échapper ! Profitons de cette première stupeur qui a saisi nos tyrans ; demain peut-être il serait trop tard.

En disant ces mots , Frédéric se leva résolument et continua : Je puis répondre d'armer en deux heures nos braves amis , Monsieur van Buren , un homme sûr pour porter des ordres, et avant peu cette maison va devenir le centre des opérations d'où partiront les moyens qui doivent nous livrer la ville !

— Me compromettre ainsi, et peut-être inutilement , dit timidement Léon , dont les yeux étaient constamment tournés vers la porte , quelle nécessité.....

Mais à peine ce dernier mot était prononcé qu'Adalbert , un pistolet à la main , s'approcha de Léon et d'un ton menaçant :

— Lâche, lui dit-il, tu hésites encore, mais cette hésitation a trahi tes sentimens ! Regarde cette porte , tu attends sans doute le prix de ton infâme trahison ! Lâche , mille fois lâche ! J'avais deviné ton exécrationnable parjure et deux hommes affidés ont fait justice de ton odieux messenger.

A toi maintenant d'aller rendre compte devant Dieu du sang de tes frères.....

— Messieurs, Messieurs, dit Léon épouvanté, ne croyez pas cet étourdi, il poursuit sa mystification !

— Le temps des plaisanteries est passé, mon maître ; mais sache que je n'ai jamais eu confiance en toi.

— L'affaire est manquée, Messieurs, s'écria Frédéric, que chacun agisse de son côté ; les braves se retrouveront toujours devant l'ennemi ; mais il faut du moins pour cette nuit nous assurer le silence de ce traître.

— Sois tranquille, Frédéric, et vous mes amis, écoutez bien ceci ! Léon van Buren, encore douze heures....., douze heures..... entends-tu bien, et tu es dégagé de tes sermens ! Jure sur ce poignard, que tu respecteras les secrets de ceux qui n'ont pas rougi de l'appeler leur ami..... Après cela, moi, moi seul je te délie de tes engagements ; mais s'il arrive le moindre malheur à ceux que ta lâche trahison allait jeter dans les cachots de la Hollande, tu es mort, car mille poignards sont suspendus sur ta tête !..... Douze heures encore, tu vas dormir, mon maître, non pas du sommeil du juste, mais avec le cauchemar de l'ambition déçue !..... Adieu donc, et si tu veux que nous puissions nous

revoir un jour , ferme bien les yeux , et fais le mort , comme disent les Français.

En un instant la salle fut évacuée, les conjurés sortirent, laissant Léon, la rage dans le cœur, mais effrayé et contenu par des menaces dont il ne connaissait que trop la portée.

Arrivés sur le palier de l'escalier , Frédéric et ses amis , délibérèrent un instant sur le parti qu'ils avaient à prendre ; car il n'y avait plus à douter que Léon n'eût donné l'éveil sur leurs conciliabules, et la révolte de la Belgique une fois connue à La Haye , l'ordre arriverait infailliblement de les arrêter. Il s'agissait donc de quitter la ville , mais à pareille heure , il eût été imprudent de s'aventurer dans les rues en aussi grand nombre , sans s'exposer à être inquiétés ; il fut convenu que chacun s'éloignerait isolément pour veiller à sa sûreté personnelle , et le rendez-vous général fut donné pour le lendemain soir , dans la ville de Tongres , chez un des affiliés dont tous connaissaient le dévouement sans bornes à la cause de la liberté.

Saint-Jean et Saint-Servais, tel sera le mot de ralliement qui servira à reconnaître tous les bons Maëstrichtois dans le camp des insurgés ! et ce furent les dernières paroles que jeta Frédéric , à voix basse , en donnant à chacun le baiser d'adieu.

La maison fut désertée en quelques minutes, mais Frédéric et Adalbert restèrent les derniers; lorsqu'ils furent seuls, après s'être assurés que tout, autour d'eux comme dans les environs, respirait le plus grand calme: Ami, dit Adalbert, nous sommes trop compromis tous deux pour rentrer dans nos pénates; après ce qui s'est passé, je ne doute pas que nous n'ayons été désignés comme les chefs futurs de l'insurrection. Si tu veux m'en croire, nous quitterons immédiatement la ville, où notre présence ne peut plus être utile à la cause que nous avons juré de défendre jusqu'à la mort; auras-tu le courage de me suivre? Tu verras que mes précautions sont bien prises, et que mes batteries sont dressées de main de maître; mais je le répète, il faut du sangfroid et du courage?

— Ce mot s'adresse-t-il bien à Frédéric?

— Pardon, ami, je connais et ton énergie et la supériorité de ton esprit aventureux pour notre sainte cause; mais ici, pour un moment, laisse-toi guider par moi, tu verras qu'un fou peut quelquefois être bon à quelque chose; si tu rentres chez toi, tu seras sans nul doute arrêté. Les craintes de ta bonne tante, la surveillance dont elle-même t'entourera dans l'intention de te sauver, ne feront que te compromettre davantage. Il faut quitter la ville à l'instant

même. Nos amis, moins en évidence, nous rejoindront sans peine à l'ouverture des portes; car je compte aussi sur eux, et, s'il s'est trouvé un traître dans nos rangs, son isolément en fera justice parmi notre brave jeunesse.

— Ta sollicitude pour moi a réveillé de tendres souvenirs, ami; mais aujourd'hui, soldat de la liberté, Frédéric étouffera dans son cœur tout autre sentiment! Je m'abandonne à toi.

— Suis-moi donc, et n'oublie pas que pour les patrouilles et les gardes de nuit, nous sommes deux docteurs appelés en consultation près d'un malade; mon titre cette fois me servira plus que les sciences que j'aurais pu puiser à la faculté!

Et aussitôt, ils quittèrent la maison maudite, et longeant les remparts, ils furent bientôt à la porte de Bois-le-Duc.

La garde de nuit était composée d'une compagnie de fantassins hollandais et d'une escouade de cuirassiers; un capitaine, contre l'usage en temps ordinaire, commandait le poste; Adalbert s'avança intrépidement vers lui.

— Capitaine, lui dit-il, en lui montrant sa carte de passe, voici une permission pour sortir à toute heure de la nuit par la porte de Bois-le-Duc; nous sommes appelés à Smeermaas pour.....

— Impossible, lui répondit brusquement en mauvais français, le capitaine, qu'il eût été facile à son accent de reconnaître pour un enfant de la Zélande!

— Impossible! Et pourquoi? cette carte de passe.....

— Ordre à moi donné, laisser sortir personne.

— Cependant.....

— Moi des ordres! obéir comme moi à consigne, ou.....

— Ou..... interrompt Frédéric en frémis-  
sant de rage, encore du despotisme! Mais ce mot fut étouffé par Adalbert qui reprenant vivement la parole: ou vous mettez à exécution le catéchisme militaire, n'est-ce pas, capitaine, comme dit mon compagnon.

— Comprends pas, mais vous pas passer, partir *terstond, terstond*.

— Suffit, suffit, respect à la consigne des braves, dit Adalbert en entraînant Frédéric par le bras. Adieu, capitaine, les malades peuvent bien attendre le bon plaisir de notre sire commandant; nous reviendrons demain!

— *Ja, ja.....* et un gros rire sardonique vint bourdonner aux oreilles de nos deux amis qui s'éloignaient.

— Partie manquée, dit Adalbert en remontant la rue, mais non pas perdue; nous avons

une autre corde à notre arc. En tournant à gauche, nous allons remonter sur les remparts; la sentinelle ne dépasse jamais le trou de la dame de fer, suis-moi, nous aurons beau jeu. Et à travers les jardins qui bordent ce côté des fortifications, et dont les murs palissadés aidèrent merveilleusement une escalade, en quelques minutes nos jeunes gens furent dans le trou de cette terrible dame de fer, la terreur des vieux Maestrichtois, communiquée aux miliciens de la garnison, qui en aucun temps n'eussent osé se promener la nuit de ce côté.

— Noble dame châtelaine des entrailles de la terre, dit Adalbert, que sa gâté n'abandonnait jamais, viens à mon aide ! Et, grimpant sur le plateau, il s'approcha d'un affût de canon prêt à recevoir l'airain, dont la précaution hollandaise devait le lendemain même hérissier les remparts, il prit un paquet de cordages que le hasard semblait y avoir placés.

— Que t'ai-je dit, Frédéric, voilà l'arc et la corde, nous serons les flèches.

Et immédiatement, protégés par le mur de gazon qui entourait le bastion, par la frayeur qu'inspirait à cette heure de la nuit le trou de la dame de fer, et plus encore par le cavalier qui faisait en cet endroit l'angle du chemin de ronde, et derrière lequel se promenait la senti-

nelle, il attacha solidement à l'affût un des bouts du cordage, et jetant l'autre aux pieds du rempart, en s'assurant qu'il touchait aux glacis :

— Mettons en œuvre la force centripète, comme disait notre révérend professeur de l'athénée, fais tes adieux à l'illustre souveraine de ces lieux et..... à la grâce de Dieu.

Un combat de quelques secondes s'engagea entre ces deux hardis fugitifs.

— A toi l'honneur de la descente, cher Frédéric.

— Non pas, à tout inventeur tout honneur!

— Cela devrait être ainsi, mais on a fait le contraire dans tous les temps; as-tu donc oublié, Frédéric, le fameux *sic vos non vobis*? Cependant nous ne pouvons descendre que l'un après l'autre; si encore nous avons le parapluie du doyen pour nous servir de parachûte! Allons, descends, aurais-tu peur?

— Il fallait ce mot pour me décider! Et aussitôt, enjambant le parapet de gazon qui faisait saillie devant lui, Frédéric se laissa glisser de toute la longueur de son corps, et saisissant entre les deux pieds la corde qu'il tenait déjà fortement dans ses mains, il descendit assez rapidement, ayant soin de maintenir avec ses pieds la rapidité de la course.

— Quand tu auras touché la terre, lui dit Adalbert à voix basse, agite violemment la corde et je me mettrai en route.

A peine avait-il achevé ces paroles, qu'une violente secousse imprimée à leur railway aérien l'avertit que son tour était arrivé.

En un clin-d'œil il répéta la manœuvre de Frédéric, et quelques secondes après, il était dans les bras de son ami.

— Qu'on dise, s'écria-t-il, que l'instruction ne sert à rien ; la gymnastique nous a sauvés, je voterai une statue à son inventeur !

— De la prudence, Adalbert, tout n'est pas fini !

— C'est vrai, mais en terme d'école, le plus fort est fait ; en ayant soin d'éviter les casemates, ce ne sont plus que jeux d'enfans ; mon éducation buissonnière va encore me venir en aide ; décidément je vote une masse de statues à tous nos professeurs. Suis moi, nous allons prendre le cours de la Meuse jusqu'à Smeermaas. Et longeant à droite, ils eurent bientôt franchi le fossé, et les ouvrages avancés qui défendaient la place contre un ennemi extérieur, mais protégeaient les sorties secrètes de la garnison.

Un coup de feu vint immédiatement siffler à leurs oreilles.

— A plat ventre, Frédéric, nous cherchons des simples en ce moment !

Un second coup partit à gauche ; mais nos intrépides voyageurs gagnaient du chemin en se glissant derrière les petits arbustes qui encombraient le fossé, et en moins d'un quart d'heure, ils étaient hors de toute atteinte.

Frédéric, par un mouvement naturel à tous les nobles cœurs après un grand danger auquel la providence nous a fait échapper, Frédéric se jeta à genoux pour remercier l'éternel ; et ce mouvement fut machinalement imité par Adalbert, qui, échappé à l'imminence du danger qu'il avait couru, ne put trouver que cette seule parole : *Merci, mon Dieu ! tu n'as pas voulu que je succombasse avant d'avoir pu répondre à ces maladroits que nous reverrons, je l'espère !*

— *Maintenant qu'allons-nous faire, dit-il, en se relevant ? le danger est passé, je te remets le commandement.*

— *Sais-tu bien que tu me traites comme ce misérable Léon !*

— *Frédéric, ne me parle jamais de cet infâme ; mais je dois m'abaisser devant la supériorité de ton esprit ; un péril imminent met en mouvement toutes mes facultés inventives, il est vrai, mais ce péril passé, je retombe dans l'atonie du commun des mortels.*

— *Tu nous as cependant sauvé la vie, mais*

j'accepte ton offre ; voici donc mon avis , que tu pourras discuter à ton gré. Nous allons regagner la route de Tongres , en tournant Maestricht , et bientôt nous pourrons être à Liège. La révolution nous ouvrira passage , et là , simples volontaires , nous faisons notre devoir que la trahison ne nous a pas permis d'accomplir plus avantageusement pour notre cause.

— Patience , ami ! vient à temps qui vient lentement ! L'avenir nous est ouvert , sachons en profiter sans assombrir nos pensées. Dieu aidant , nous arriverons au but. Mais pourquoi ces soupirs ?

— Nous partons , Adalbert , nous quittons Maestricht , séjour de mon enfance , les regrets...

— Oui je comprends , un peu pour Maestricht , beaucoup pour certaine jeune personne.....

— Ah , grand Dieu ! fit Frédéric , en mettant subitement la main à sa poche de côté , perdu... perdu.....

— Quoi donc ?

— Hélas ! les instructions de ma bonne tante renfermant des renseignemens de famille et les preuves qui seules peut-être puissent attester la naissance de..... Cet écrit sera tombé de ma poche lors de notre descente. Je vais..... mais non ! Je me souviens , oh oui ! J'ai dû le laisser sur ma table en prenant mes pistolets.

— Certes, reprit vivement Adalbert, qui cependant ne le croyait nullement, mais qui voulait rassurer son ami : un papier cacheté, n'est-ce pas, en forme de pétition ministérielle? Tu l'as posé sur le secrétaire!

— Oui, oui, ce ne peut être différemment! Adieu donc, ma bonne tante, adieu Maria, ou plutôt au revoir! Revenez, ah revenez promptement consoler notre bonne mère! Mais penses-tu, Adalbert, que les portes de la ville s'ouvriront demain pour laisser rentrer les personnes que la prudence des autorités a forcées de passer la nuit hors la ville.

— Ne m'as-tu pas dit que M<sup>lle</sup> Maria était avec la petite baronne? Je te garantis que, fallût-il les envoyer prendre avec la moitié de la garnison pour leur servir d'escorte, ces dames pourront rentrer en ville. Bannis donc ce sombre chagrin qui nous ferait passer pour des maris jaloux; l'adieu que nous faisons aux remparts de Maestricht n'est pas éternel; nous y rentrerons, Frédéric, et avec les honneurs de la guerre!

— Les honneurs de la guerre!..... Ou peut-être ses horreurs!

— Un jeu de mots! Les rôles seraient donc changés! Allons, allons, pressons le pas et laissons derrière nous les timides frayeurs, pour

nous occuper sans partage de notre sainte entreprise ! Et il se mit à frédonner :

En avant marchons,  
Contre leurs canons.....

Ah, diable ! mais il me semble que nous leur tournons le dos..... à leurs canons ; mais bast ! c'est une ruse de guerre ! A bientôt, Messieurs les grondeurs ; avant peu vous aurez changé de maîtres !

Le plus profond silence suivit cette saillie. Nous laisserons nos deux héros longer tranquillement la route de Smeermaas pour gagner ensuite Tongres, et nous reviendrons à Maestricht, où les événemens de la journée doivent avoir une si étrange influence sur tous nos personnages.



## LIVRE DEUXIÈME.

---

Dix heures venaient de sonner à l'hôtel-de-ville ; une foule immense encombrait la place du Marché, attendant avec anxiété des nouvelles du conseil de régence, qui, resté en permanence une partie de la nuit, ne s'était séparé qu'au lever de l'aurore, et avait repris ses délibérations dès sept heures du matin.

Des groupes animés discutaient gravement, au milieu de la place, des intérêts qui allaient se décider les armes à la main ; chacun, au point de vue de ses convictions, et, disons-le franchement, beaucoup, au point de vue d'un intérêt personnel qui réagit si vivement, et forme,

à notre insu , la base de ces mêmes convictions, chacun pérorait au milieu de ces groupes, que l'action de la police, soutenue par de fortes patrouilles de cavalerie, venait à tout instant disperser ; mais, comme dans tout mouvement populaire, la foule s'ouvrait pour laisser passage à la force armée, et se refermait plus compacte derrière elle.

Les orateurs de la rue débitaient les nouvelles les plus contradictoires, et les commentaient selon les impressions de la nuit : Bruxelles, Anvers, les deux Flandres, Liège même avaient levé l'étendard de la révolte ; une armée de trente mille patriotes, disait-on, s'avancait à grands pas pour surprendre Maestricht. Dans d'autres groupes, la révolution avait été étouffée à son berceau, et des représailles terribles allaient être exercées contre les conspirateurs et leurs familles ; mais des vœux secrets pour le triomphe de la lutte engagée par la Belgique, se propageaient avec une rapidité effrayante pour la tranquillité de la cité.

Des figures étrangères pour tous les habitans, des hommes au costume et à la tournure sans couleur locale, des êtres, dont la désinvolture ne trahissait ni origine ni profession, se glissant au milieu des groupes, y attisaient un feu qui couvait sourdement. Si dans cette foule on

ne remarquait point les hommes dont les opinions avancées exerçaient une certaine influence sur leurs concitoyens, le parti de la révolution n'y faisait cependant pas défaut ; et, s'ils manquaient personnellement à la réunion, leurs principes s'y montraient ouvertement et y étaient pompeusement étalés et expliqués par des affiliés, qui, moins exposés par leur position sociale, craignaient moins les susceptibilités de la police.

La royauté avait aussi ses défenseurs zélés ; mais, comme ce n'était pas de l'opposition, ce parti semblait moins fort, et restait volontiers sur la défensive. Il résultait naturellement de ces différentes nuances qui se heurtaient, et discutaient ou se taisaient, selon la marche des troupes ou le besoin de leur cause, là où elles étaient plus ou moins bien accueillies, un bourdonnement général, semblable au frémissement d'un orage lointain prêt à fondre sur une forêt, et dont les bourrasques, entrechoquant les branches des arbres séculaires, produisent un murmure intermittent plus ou moins agité selon les vides où elles viennent s'engouffrer.

Telle était la physionomie de la place du Marché depuis le matin, lorsque tout à coup le bruit d'une voiture, débouchant par la rue de Bois-le-Duc, détourna l'attention des orateurs et de leurs auditeurs. Un piquet de cui-

rassiers précédait cette voiture, un autre la suivait à une certaine distance. Était-ce avec intention, était-ce le hasard qui avait ainsi placé cette voiture entre ces deux escortes ? C'est ce que nous n'entreprendrons pas d'expliquer ; mais l'effet que produisit cette circonstance inaccoutumée fit refluer la foule de ce côté.

Les conjectures marchaient plus rapidement que l'équipage, forcé de prendre le petit pas, pour éviter des malheurs inséparables d'une course rapide au milieu de cette phalange de curieux, avides de nouvelles, et qui, voyant dans cette apparition une ample pâture de rumeurs diverses à débiter, se ruèrent immédiatement entre les vides que laissait le piquet d'avant-garde.

Deux femmes seules occupaient le fond de la voiture : l'une, dissimulant son inquiétude sous les dehors les plus riants, était encore assez belle pour exciter les complimens et les réflexions parfois graveleuses de ses admirateurs ; des traits fortement accentués et quelque peu sillonnés par de légères rides, une chevelure d'un noir irréprochable, des sourcils arqués à l'espagnole accusaient une femme d'une classe élevée, mais parvenue à l'âge mûr ; l'autre, parée de sa fraîche jeunesse et des

grâces qui ornaient son joli visage , ne pouvait cacher la frayeur que lui causait le tumulte qui l'entourait.

— D'où vient cette voiture ?.... Que veut-elle ?.... Où va-t-elle ?.... Tels furent les premiers mots prononcés par un homme à la mine effarée , et qui , au milieu de tous ceux qui se pressaient autour de lui , paraissait étranger à la masse devant laquelle cependant il venait d'obtenir un succès brillant d'orateur populaire.

— Qu'est-ce à dire, l'ami, fit un brave et honnête bourgeois, vous vous dites des nôtres, et vous ne connaissez pas la baronne de Rostang !

— Une baronne ! une aristocrate ! cela sonne mal dans la bouche d'un patriote !

— Patriote, tant que vous voudrez ! je crois être aussi bon patriote que vous, Monsieur..... que je ne connais pas. Moi, Eustache Geraerts, natif de Maestricht, marchand, dans la rue du Grand Fossé.

— C'est cela ! Défendez les riches, parce que vous travaillez pour eux !

— Travaillez aussi, et vous deviendrez riche à votre tour, Monsieur..... que je ne connais pas, au lieu de venir semer le désordre parmi de braves gens ; vos paroles dangereuses font plus de mal que de bien à la cause de la liberté ! Est-ce qu'il n'en faut pas des riches pour nourrir

des paresseux comme vous , qui ne vivent.....

— Bravo , bravo ! s'écria la foule qui en un instant se tourna du parti du brave bourgeois , c'est bien dit !

— C'est peut-être un espion, fit une voix ! Mais à ce mot l'étranger avait disparu , et son antagoniste , profitant de la faveur éphémère que venait de lui valoir sa réplique , s'approcha vivement de la voiture.

— Madame la baronne , Mademoiselle van Lonnaert , ne craignez rien , le peuple de Maestricht n'attaque point les femmes et surtout des femmes comme vous ! Baptiste , dit-il au cocher , fouette , mon vieux , et en route ! La place est mauvaise à traverser aujourd'hui !

— Suivant l'avis officieux qui lui était donné , le cocher anima quelque peu ses chevaux impatiens de la contrainte qui les retenait , et bientôt il fut hors du rassemblement , qui s'était entièrement concentré à cette heure sur la place de l'hôtel-de-ville.

Les rues adjacentes et la place du Vrythof se ressentaient bien de cette fièvre d'agitation qui s'était abattue , comme une nuée orageuse , sur la capitale du Limbourg ; mais la circulation était restée libre ; aussi , en quelques minutes , les deux pauvres dames de la voiture furent bientôt chez M<sup>me</sup> van Lonnaert , et les piquets d'escorte

avaient continué leur route, comme si la direction suivie par l'équipage de la baronne, eût été réellement la seule qu'ils eussent à suivre.

La triste présidente avait passé une bien terrible nuit, mais elle revoyait, elle embrassait sa fille, sa Maria bien-aimée, tout paraissait oublié; pour elle en ce moment, le passé, le présent, l'avenir se résumaient en entier dans les embrassemens qu'elle ne pouvait se lasser de prodiguer à la jeune fille, et les remerciemens qu'elle adressait à la baronne. Les questions se succédaient trop rapidement pour que les réponses fussent bien nettes et bien précises; mais sa fille était là, dans ses bras, c'était alors tout son univers!

Ces premiers élans passés, la bonne M<sup>me</sup> van Lonnaert, honteuse elle-même d'une effusion de tendresse qui la rendait si heureuse, éprouva subitement un serrement de cœur dont elle ne put se rendre maîtresse et qui se traduisit par ce seul mot:

— Frédéric!

— Frédéric, fit Maria, où est-il?

— En effet, dit M<sup>me</sup> de Rostang, M. Frédéric n'est même pas ici pour nous recevoir! En vérité, je le croyais plus aimable. Comment! il nous sait dans l'inquiétude, et nous ne le voyons pas accourir à notre ren-

contre ! Ah ! les jeunes gens , les jeunes gens !!!

— Grand Dieu , vous ne l'avez pas vu ! Mais il a dû partir ce matin à la pointe du jour ! Malgré mes recommandations , j'excusais sa désobéissance en faveur du motif ; et je n'ai point osé questionner les domestiques dans la crainte de le compromettre. Ah ! s'il s'était follement engagé avec les mécontents , qui enrôlent en ville tous ceux qui sont assez fous pour se laisser entraîner par des paroles bien ronflantes et bien sonores. Oh ! mais non , c'est impossible ! Comment ! vous ne l'avez pas vu , et cependant vous avez bien couché au château de Hern ?

— Sans doute , dit la baronne , réprimant un mouvement involontaire de dépit , et j'espérais rencontrer , au moins ce matin , M. Frédéric sur la route.

— Ne l'accusez pas , Madame , peut-être en ce moment , reprit doucement Maria , il court les champs pour nous rejoindre. La traverse abrège le chemin , et il s'y sera engagé pendant que nous faisons voler la poussière sur la chaussée.

— M. Frédéric a en vous un fort aimable défenseur , mais il est fâcheux que vos suppositions soient impossibles.

— Impossibles ! et pourquoi ?

— Parce que depuis hier soir les portes de la ville ne sont ouvertes que sur des permis des

autorités militaires, et l'officier qui nous a rencontrés à une lieue des remparts, nous a positivement assuré, qu'aucune personne confortable, aucun Monsieur enfin, ne s'était présenté à son poste dans la matinée ; ainsi, Maria, je commence à comprendre l'inquiétude de notre chère présidente.....

— Et moi, répondit Maria sans se déconcerter, car elle voulait donner à sa bienfaitrice une confiance qu'elle n'avait point elle-même, moi je dis que si Frédéric n'est pas sorti par la porte de Bois-le-Duc, il a pu sortir par une autre ! Cessez donc de vous tourmenter, ma bonne mère !

— Mais si toutes les portes sont fermées, comment sera-t-il sorti, ma chère Maria ? Définitivement, votre M. Frédéric n'est pas galant, et je ne sais si je pourrai jamais lui pardonner.....

— Maria, et vous chère baronne, il y a dans cette absence un mystère que je redoute d'éclaircir. Vous connaissez la révolution qui a soulevé la Belgique, vous connaissez les opinions de mon Frédéric, malheureux enfant, où est-il ?

— Rassurez-vous, ma chère amie, j'aime à croire que votre neveu, M. Frédéric, se sent de trop bonne maison pour se compromettre avec des révolutionnaires de bas étage,

une foule d'individus perdus d'honneur et de considération, qui, pour échapper à la juste sévérité des lois hollandaises, se sont jetés en aveugles dans la fange de l'insurrection.

— Pardon, Madame, mais celui que j'appelle mon frère, connaît trop bien ce qu'il doit au nom qu'il porte, pour se salir au contact impur de gens tels que vous les dépeignez.

— Et moi, petite, je sais trop bien que le cœur de mon neveu s'est laissé gangréner par les abominables utopies de lectures incendiaires, et c'est ce qui redouble mes craintes. Croyez-moi; Frédéric est un noble cœur, mais d'une faiblesse dangereuse; ces grands mots retentissans de liberté, d'affranchissement, que sais-je, de sauveur de la patrie..... ont pu facilement l'enlacer dans leurs horribles filets. Maria, ma pauvre Maria, je suis bien malheureuse! Que vont-ils faire de mon cher enfant?

— Allons, mère, ne vous chagrinez pas ainsi, il est encore de bonne heure, et avant peu Frédéric lui-même.....

Elle ne put achever ces paroles : un domestique entra au même instant, annonçant à la présidente qu'un homme de la campagne voulait absolument lui parler.

Eh bien, dit la baronne, assez libre dans la maison pour se permettre cette sortie, encore

quelqu'importun ! Ma chère amie, vous déferez-vous enfin de cette facilité incroyable qui vous met sans cesse à la merci du premier venu ? Qu'on le congédie ou qu'il attende !

— Dans les circonstances où nous nous trouvons, et lorsque moi-même je tremble pour mon fils, il faut plus de prudence. Qui sait, d'ailleurs, si je ne vais pas apprendre quelque grand malheur. A la volonté du Seigneur !

— Eh bien, faites-le entrer, dit Maria, Madame de Rostang est assez de nos amies pour que nous ne nous cachions pas devant elle ; faites entrer cet homme !

Le domestique, qui s'était tenu à distance pendant ces quelques paroles qu'il n'avait pu entendre, referma la porte et rentra bientôt après, conduisant un paysan dont la mine et la tournure se ressentaient d'une longue course faite à la hâte.

— Introduire de pareils êtres dans son salon, c'est vraiment d'une faiblesse.....

— Ne soyez pas si fière, Madame la baronne, un paysan qui apporte des nouvelles à une mère à travers mille dangers, vaut bien un grand seigneur qui se sauve et abandonne ses enfans.

— Comment, une impertinence ! La fièvre révolutionnaire a envahi jusqu'à cette espèce,

dit vivement M<sup>me</sup> de Rostang avec un dépit marqué ! Et elle parut s'approcher nonchalamment des fleurs qui ornaient les embrâsures des fenêtres, mais ses yeux ne quittaient pas cet homme qui l'avait apostrophée si brutalement.

C'était un vieillard encore vert, et qui, malgré ses grossiers vêtemens, laissait voir certains mouvemens du corps qui trahissent toujours les anciens militaires; son cou, étroitement resserré dans sa prison de crin noir avec le passe-poil blanc de rigueur, relevait ce que la blouse avait de trop vulgaire.

— C'est peut-être un mendiant qui veut spéculer sur votre tendresse maternelle, dit cette fois à voix basse la baronne à la présidente, tandis que le messenger attendait, la tête haute et le jarret tendu, la fin de l'inspection dont il savait bien être l'objet.

— Contenez-vous, pour Dieu, mon amie, lui répondit sur le même ton, M<sup>me</sup> van Lonnaert ! Et vous, mon brave homme, soyez le bien venu..... hâtez-vous de m'apprendre.....

— Pour vous, Madame, oui pour vous, qui êtes bonne et charitable; pour Mademoiselle Maria, qui, elle, ne repousse jamais les malheureux, quoiqu'ils ne soient pas richement vêtus; mais..... suffit..... c'est une lettre ! enfin... n'importe !.....

— Une lettre..... de qui ?

— D'un jeune homme que vous connaissez bien et qui n'est pas fier celui-là, allez !

— De Frédéric , s'écria Maria !

— De lui ou de l'autre , reprit le paysan.

Et aussitôt M<sup>me</sup> van Lonnaert arracha, plutôt qu'elle ne prit, la lettre des mains de cet homme qui paraissait si bien connaître toutes les personnes de sa maison ; mais à peine en eut-elle lu quelques mots qu'elle se laissa tomber sur le divan en s'écriant :

—Le malheureux ! mes pressentimens ne me le disaient que trop !

Les deux femmes s'empressèrent autour d'elle , et le messager se hâta d'ajouter :

—Ne vous tourmentez pas, il n'y a pas encore de mal , et si Dieu est juste, tout ira bien..... Mais vous n'avez plus besoin de moi , quant à présent du moins. Dans un quart d'heure , je viendrai prendre la réponse..... Et il s'éloigna brusquement , laissant ces trois pauvres femmes en proie à la plus affreuse inquiétude sur le contenu de cette lettre qu'aucune d'elle n'osait achever.

— Maria, ma fille, lis-moi cette lettre, la vue me manque..... Le trouble..... et vous, mon amie , écoutez !

La sensible jeune fille ramassa immédiate-

ment l'écrit qui était tombé des mains de sa mère, et après l'avoir parcouru rapidement des yeux, pour s'assurer qu'il ne contenait aucune nouvelle qui pût augmenter la douleur de sa bienfaitrice, elle lut à haute voix :

« Lorsque cette lettre vous parviendra , ma  
« bonne tante , votre fils ne pourra sécher les  
« larmes qu'elle va vous faire verser ; mais notre  
« Maria vous reste , et c'est sur elle que j'ai  
« compté pour vous consoler de mon absence.  
« Un devoir impérieux , irrésistible m'a en-  
« traîné dans un parti dont vous ne partagez  
« pas les opinions ; un serment me liait, j'ai dû  
« obéir à ce serment. Je le dis sans arrière-  
« pensée, c'est avec bonheur que je me suis  
« consacré à la cause de la liberté , et le seul  
« regret que j'éprouve c'est la douleur que je  
« vais vous causer ; cependant votre fils était  
« homme, il a dû suivre la voix de l'honneur.  
« La trahison d'un des nôtres nous a contraints  
« à abandonner Maestricht avant d'avoir pu  
« travailler efficacement à sa liberté ; mais, de  
« loin comme de près, je veillerai sur le ber-  
« ceau de mon enfance. Je me rends au camp  
« des Belges ; là, ma mère, votre Frédéric sou-  
« tiendra dignement le nom qu'il a reçu du  
« général de Castaens ; l'honneur commandait,  
« ne blâmez point votre enfant. Un homme

« sûr, et en qui vous pouvez avoir toute con-  
 « fiance (c'est un vieux de l'Empire), vous por-  
 « tera cette lettre, et est chargé d'attendre votre  
 « réponse ; c'est par lui que je sais déjà que  
 « Maria doit être maintenant près de vous.  
 « Bénissez votre fils chaque jour, mère, car il  
 « sera mort avant d'avoir cessé de mériter cette  
 « bénédiction à laquelle il attache un si grand  
 « prix. Que Maria pense un peu à moi ; je l'ai  
 « mais tant... Adieu, mère, et pardon, pardon...

« FRÉDÉRIC. »

— Eh bien ! s'écria M<sup>me</sup> van Lonnaert, qui avait dévoré chaque parole qui sortait de la bouche de Maria, voilà donc mes prévisions réalisées ! Frédéric, mon neveu, le fils du général de Castaens, le voilà parmi les rebelles. Pourquoi le Seigneur a-t-il permis que je vécusse assez pour être témoin d'une pareille infamie ?

— Et moi, dit la baronne, la surprise, l'étonnement me suffoquent. M. Frédéric, un jeune homme si bien, si convenable, associé à une bande de malfaiteurs ! Mon Dieu, mon Dieu, où donc placer ses affections maintenant ! Au surplus, la métamorphose se fait déjà sentir ; pas un mot, pas un souvenir pour moi, la meilleure amie de sa tante !

— Ah, mère, il y a un post-scriptum !

— Voyons , firent à la fois les deux dames ! et, ajouta la baronne , j'ai peut-être été trop prompte à accuser !

« Si Madame van Lonnaert, si Mademoiselle Maria ont pardonné à Frédéric l'inquiétude qu'il va leur causer, ces dames apprendront sans doute avec plaisir qu'un ami veille à ses côtés, qu'il a partagé sa fuite comme il partagera ses dangers; mais, comme cet ami est seul au monde, et que personne ne s'apercevra de son absence, il supplie ces dames de ne pas l'oublier dans leurs prières, parce qu'il ne quittera pas Frédéric, pour lui faire un rempart de son corps si la nécessité l'exigeait.

« ADALBERT. »

— Adalbert ! fit M<sup>me</sup> van Lonnaert, un mauvais sujet, un révolutionnaire incarné !

— Adalbert ! ce ne peut être qu'un buveur de sang ! Qui se ressemble s'assemble ! Je suis décidément tout à fait oubliée !

— Pitié , pitié , Mesdames ! Ce M. Adalbert que vous connaissez toutes deux, est un ami de Frédéric. Patriote comme lui, leur sort est devenu commun. Frédéric m'a si souvent parlé de l'ancienne amitié qui l'attache à ce M. Adalbert que je ne puis qu'applaudir au post-scriptum. Oui , Messieurs , Maria priera pour

vous deux, et la mère adoptive des orphelins joindra ses prières aux miennes !

— Allons, petite, vous allez encore intercéder pour deux mauvais garnemens ! Voyez dans quel état leur escapade a jeté notre amie. Et moi qui avais l'assurance d'une protection éminente pour ce Frédéric ! Moi qui voulais pousser ce jeune homme, et l'avais recommandé vivement en haut lieu ! Me voilà aussi compromise ! Mon protégé, un conspirateur !!!

— Le mal est sans remède, ma chère amie, reprit avec douceur M<sup>me</sup> van Lonnaert. C'est à votre amitié que je me confie pour en adoucir les rigueurs ; mais, par grâce, silence sur tout ce qui s'est passé. Cet homme va revenir chercher une réponse.

— Et moi je ne veux pas le voir ! Maria, je vous en prie, défendez qu'on le laisse entrer ; ou plutôt, je préfère me retirer. Baptiste va me reconduire, vous le permettez, chère, et ce soir, je reviendrai, si Dieu et la révolution le permettent.

Tourmentée, malade des émotions de la matinée, la présidente n'insista pas ; et la baronne, après les avoir embrassées toutes deux, en leur donnant pour adieu ce mot arraché à un dépit mal déguisé : Décidément les jeunes gens d'aujourd'hui ne valent pas ceux d'autrefois ! la

baronne quitta l'appartement; mais au moment où son pied, qui certes eût encore fait envie à nos plus jolies femmes, se posait sur le marche-pied de la voiture, l'homme à la lettre, le vieux messenger parut devant elle, et ne put s'empêcher de lui jeter à la face, ce compliment toujours si pénible dans n'importe quelle bouche :

— Elle n'est plus aussi jolie qu'à Sarragosse et elle est encore plus fière!.....

La voiture se referma sur ces derniers mots; les chevaux partirent au grand trot, et le complimenteur rentra dans la maison avec la satisfaction au cœur d'avoir porté juste.

Maria, sur l'invitation de M<sup>me</sup> van Lonnaert hors d'état de rassembler nettement ses idées, avait pris la plume pour écrire à Frédéric. Sa main tremblait comme son cœur. Une lettre à un jeune homme, et dans de pareilles circonstances, où le malheur rend si expansif et lie si fortement les âmes faites pour s'entendre! c'était plus que sa pauvre tête ne pouvait supporter. Et cependant, il fallait consoler de malheureux proscrits, de ces douces paroles toujours si enivrantes dans la bouche d'une jeune fille. Il lui semblait qu'il lui serait plus facile de dire en face ce qu'elle devait confier au papier; aussi fut-elle forcée d'aiguillonner

son courage par la pensée du plaisir que causerait la lettre ; elle se hâta donc d'écrire les lignes suivantes :

« Monsieur Frédéric ,

« Je sers d'interprète à votre tante , trop  
 « troublée de votre départ pour pouvoir vous  
 « répondre elle-même. Vous peindre ses cha-  
 « grins et sa douleur serait parfaitement inutile ;  
 « vous connaissez assez son cœur pour savoir  
 « combien elle doit souffrir. Tant qu'elle ne vous  
 « verra pas reprendre votre place accoutumée  
 « dans notre maison , devenue si triste par votre  
 « absence , il n'est plus pour elle ni joie ni  
 « bonheur ; et cependant , nous ne pouvons ,  
 « nous n'osons vous dire de revenir. Vous nous  
 « parlez de trahison , il y aurait donc danger  
 « à reparaître en ces lieux ; mais éloignez-vous  
 « du théâtre de la guerre : c'est le vœu , le cri  
 « de votre tante , et si celui de son interprète  
 « peut avoir quelque influence sur votre esprit ,  
 « il se résume en ces deux mots : nous vous  
 « aimons comme vous nous aimez ; c'est vous  
 « dire de vous conserver pour votre .....  
 « tante. « MARIA. »

Par une de ces subtilités qui ne peuvent appartenir qu'à un premier amour , elle eut soin de placer les derniers mots (pour votre) à la fin de la ligne et signa dessous (Maria) , rejetant à

l'autre ligne le mot tante, qui se trouvait ainsi isolé et placé en vedette ; et elle ajouta par post-scriptum : « Nous ferons droit à la prière de votre ami. »

Elle avait à peine terminé cette innocente supercherie que le messager de Frédéric fit avertir les dames de son retour, et du besoin où il se trouvait d'être promptement congédié.

Maria le fit entrer immédiatement. Cet homme, pour elle, n'était plus un simple et obscur paysan ; il allait devenir le confident muet de ses plus secrètes pensées. Porteur d'un billet à un jeune homme, pour qui elle signait votre Maria, ce messager allait revoir Frédéric, lui parler, lui porter des consolations, et pour la pauvre enfant c'était un titre sérieux à un bien vif intérêt de sa part !

— Où avez-vous laissé ces messieurs, lui dit-elle, en l'apercevant ?

— A Smeermaas, Mademoiselle, au moment où ils reprenaient la route de Tongres. Je les ai mis dans la bonne voie.

— Bien tristes, n'est-ce pas ?

— Ah, Mademoiselle, oui et non !

— Comment ?

— Monsieur Frédéric, votre..... votre parent, était bien accablé.

— Pauvre Frédéric !

— Mais l'autre cherchait toujours à le distraire par de bonnes farces qu'il lui racontait. Là, foi de Robert, c'est tout de même un drôle de corps. L'autre, Mademoiselle, l'autre figurez-vous..... enfin n'importe.....

En ce moment M<sup>me</sup> van Lonnaert vint prendre part à la conversation, au grand regret de Maria, qui allait se faire donner, un à un, tous les détails qui pouvaient intéresser les deux jeunes gens.

— Mais, ma chère enfant, tu retardes ce brave homme ! Notre pauvre Frédéric est peut-être lui-même bien impatient d'apprendre de nos nouvelles, elles vont lui devenir si rares !

— Oh ! pas tant que vous croyez, Madame, le vieux Robert est là, lui ! et tant que sa vieille carcasse ne lui refusera pas le secours de ses jambes, vous ne manquerez pas de nouvelles, ni lui non plus.

— Merci, merci, mon brave ! Mon neveu nous dit que nous devons avoir pleine confiance en vous et j'y compte ; mais vous avez servi sous l'usurpateur ?

— Qu'est-ce que c'est que ça l'usurpateur ? Non, Madame, non, j'ai été soldat de l'empereur Napoléon, et je m'en flatte..... C'est toute une histoire ; je vous conterai ça une autre fois, car le temps presse et il faut que je rejoigne

mon nouveau commandant avant la nuit, c'est la consigne ; et, pour Robert, la consigne c'est son catéchisme.... enfin n'importe.....

— Mais pour prendre un intérêt si grand.....

— Dam, il y a longtemps que..... allons, tais-toi, bavard, je m'en vais..... plus rien à dire, n'est-ce pas ?

— Tenez, Monsieur Robert, ma main, et pour ces messieurs, pour Frédéric, reportez-leur cette franche expression de notre vive amitié ! Qu'en dis-tu, bonne mère ?

— Tu es en tout mon interprète, ma fille ; mais, brave homme, a-t-on eu soin de payer votre course ?

— Ah! Madame, ne gêtez pas le plaisir que j'ai eu à obliger un si brave jeune homme ; d'ailleurs..... nous compterons plus tard ; ce n'est pas la dernière fois que je viens vous déranger.

— Je l'espère bien, fit Maria en souriant.

— Adieu, Madame, adieu Mademoiselle ; et toi, Robert mon vieux troubadour, en route ! Messager dans cette maison, marchand des quatre saisons aux portes de la ville, valet de ferme au dehors, et brosseur de mon capitaine au camp des Belges, à l'ordre !..... Et il s'éloigna rapidement.

Restées seules enfin, M<sup>me</sup> van Lonnaert et

sa fille adoptive échangèrent quelques paroles décousues ; la conversation ne tarda pas à languir d'abord et à cesser bientôt. Toutes deux avaient besoin de se recueillir , et sous le prétexte bien plausible des événemens de la journée, la présidente rentra dans son appartement, et Maria courut au jardin dans son bosquet favori , l'ouvrage de Frédéric. Elle voulait rêver , l'innocente enfant , rêver aux douceurs des tendres impressions qui venaient de s'éveiller dans son cœur et que l'absence de Frédéric avait tout à coup révélées à son âme. Elle ne se doutait pas alors que ces mêmes impressions allaient bientôt lui causer d'amères déceptions et susciter en elle des orages intérieurs , mille fois plus pénibles que ceux qu'elle avait déjà éprouvés. A peine, depuis cinq minutes, avait-elle cherché à donner quelque ordre, quelque suite à ces idées qui se pressaient tumultueusement dans son imagination, qu'un domestique vint l'avertir que M. van Buren était au salon et demandait la permission de lui présenter ses hommages , en l'absence de sa tante , qu'une légère indisposition , lui avait-on dit , retenait dans son appartement.

Alléguer le même prétexte eût été impoli. On la savait au jardin. Nulle excuse, dans les mœurs , les habitudes du pays, ne pouvait être

admise, et les espérances, bien vagues il est vrai, que la présidente avait laissé germer dans l'esprit de M. Léon, ne permettaient pas, sans lui faire une grave insulte, de refuser sa visite. Curieuse, d'ailleurs, curieuse comme toute femme qui aime, elle voulait à son tour apprendre des nouvelles. Elle allait devenir politique, puisque la politique était l'âme de celui qu'elle adorait déjà de toutes les forces de son existence. Elle s'empressa donc de se rendre au salon, où l'attendait M. van Buren.

— Pardon mille fois, Mademoiselle, lui dit celui-ci en la voyant entrer, pardon de mon insistance; mais, apprenant que M<sup>me</sup> van Lonnaert était indisposée, je n'ai pas voulu me retirer sans emporter au moins l'assurance que l'indisposition de Madame votre mère n'avait rien de sérieux; veuillez donc agréer mon excuse.

— Merci, Monsieur, merci, et pour ma mère et pour moi. Quelques heures de repos suffiront, je l'espère, pour dissiper un violent mal de tête, qui prive M<sup>me</sup> van Lonnaert de l'avantage de vous recevoir. La peine que vous avez prise.....

— Je suis vraiment ravi, Mademoiselle, et le plaisir de vous entretenir, me paie amplement de ce que vous avez la bonté d'appeler

une peine. Ce qui, pour moi, près de M<sup>me</sup> van Lonnaert eût été un devoir, devient près de vous un bonheur.

— Toujours galant, Monsieur Léon ! Les événemens qui se préparent, sont cependant peu favorables à cette galanterie que vous possédez en véritable chevalier français !

— De grâce, Mademoiselle, ménagez-moi ou je prendrais pour de l'ironie.....

— De l'ironie ! Je n'en ai point au cœur. Mais vous conviendrez avec moi que la position de la ville est faite pour inspirer une vive inquiétude à toutes les âmes bien nées. Cette phrase, prononcée avec affectation, attendait une réponse directe que Léon ne fit pas ; car il voulait éviter d'entrer dans des explications avant de savoir si ces dames étaient au courant de la scène de la nuit précédente, pour laquelle il avait préparé à l'avance un thème bien raisonné et que sa confiance en lui-même lui faisait trouver bien naturel ; suivant donc la ligne qu'il s'était tracée ; il reprit aussitôt :

— Dans l'âge heureux des illusions qui embellissent toute votre existence, ces inquiétudes ne sont pas faites pour vous. Chassez donc, Mademoiselle, de vaines appréhensions, et revenons plutôt à un sujet plus en rapport avec vos goûts et vos habitudes. Votre excursion

à la campagne a été agréable, je l'espère, et sans doute, M. Frédéric a été vous rejoindre, car c'est réellement chez lui, chez lui seul que l'on retrouve le type du vrai chevalier français.

— Vous êtes cependant dans l'erreur, et votre sagacité ordinaire est complètement en défaut; M. Frédéric est resté près de sa tante, comme l'exigeaient les convenances!

— Vraiment! Oh! alors il a dû être bien peiné, car manquer une si charmante occasion....

— Mais il me semble que la société de M<sup>me</sup> van Lonnaert, indépendamment de son caractère respectable, peut à plus d'un titre être préférée à une partie de campagne avec moi, pauvre jeune fille, qu'il peut voir à toute heure du jour.

— C'est de la modestie! Mais vous n'étiez pas seule, et la compagnie de deux femmes aimables et spirituelles, dont on devient le protecteur pendant toute une journée, devait être pour M. Frédéric un attrait bien puissant.

— Je vous l'ai dit, Monsieur, Frédéric est resté près de sa tante.

Elle ne sait rien, se dit intérieurement Léon, il sera parti sans pouvoir les prévenir! Et il reprit aussitôt:

— Je le plains, et ce soir, si je le rencontre, il recevra mes complimens de condoléance!

— Je doute, Monsieur, qu'il puisse jouir de cet avantage. Des affaires de famille, d'une haute importance, vont nécessiter de sa part une absence peut-être assez longue.

— Ah! ah! des affaires de famille! En effet, et il porta machinalement la main à son portefeuille..... Pour vous, Mademoiselle. . . . .

— Et qui vous dit, Monsieur, que ce soit pour moi?

— Oh! rien, absolument rien, Mademoiselle, mais M<sup>me</sup> van Lonnaert, Frédéric lui-même, ont eu la bonté de causer quelquefois avec moi; et comme je sais que M<sup>me</sup> la présidente est la seule parente qui reste à Frédéric, et que je suis à peu près au courant des affaires de cette dame, dont mon père était le banquier, je pouvais supposer, Mademoiselle..... que pour vous.....

— Pour moi, Monsieur! C'est me rappeler étrangement ma position d'orpheline dans cette maison; mais à défaut de parens, il est des amis, Monsieur.....

— Des amis..... Oui, sans doute, et j'ai la hardiesse de vous prier de vouloir bien me compter au premier rang.

— Je vous remercie de votre exquise poli-

tesse, mais croyez que je ne serai point indis-  
crète.....

— Je possède une fortune indépendante, Mademoiselle; ma position dans la ville, et même à la cour de La Haye, me garantit les faveurs et les honneurs les plus brillans qui puissent flatter l'imagination et les goûts d'une jeune femme; tout cela est à vos pieds, Mademoiselle, si vous voulez bien me donner un espoir que le secret qui semble vous entourer, et que je sais respecter, vous fait peut-être un devoir d'encourager.

— Assez, assez, Monsieur; je n'en entendrai pas davantage. Ce que jusqu'à présent j'avais bien voulu prendre pour une plaisanterie de bonne société, devient une insulte en insistant.....

— Ne me repoussez pas, imprudente jeune fille! Je tiens en mains votre sort et celui de vos amis; vous aimez Frédéric, j'é le sais!

— Monsieur!

— Vous aimez Frédéric, et moi je le déteste! et si je vous l'avoue, c'est assez vous dire que rien ne me coûtera pour le perdre ou vous obtenir. Mais votre amour même m'est garant de votre silence; vous vous taisez, dans votre intérêt comme dans le sien. Cette maison était le foyer de l'insurrection. Frédéric est parti

pour se joindre à l'ennemi, et tenter, avec les intelligences qu'il a conservées dans la place, de soulever toute la province. Ces papiers et d'autres encore qui vous regardent et dont j'userai selon les circonstances, vous mettent tous à ma discrétion.

— Infamie ! s'écria Maria, et elle se cramponna à la sonnette dont le bruit fit accourir un domestique.

— Reconduisez Monsieur, fit-elle dignement en donnant à Léon une froide révérence où se peignait tout le mépris qu'il lui inspirait.

— Je suis heureux de votre confiance, Mademoiselle, dit celui-ci avec l'imperturbable sang-froid d'une politesse compassée; je ne manquerai pas d'instruire le gouverneur des détails que vous avez bien voulu me donner. Soyez assez bonne pour faire agréer mes salutations à M<sup>me</sup> van Lonnaert. Et il se retira avec cette aisance de la fatuité qui le caractérisait en s'inclinant profondément.

— Dieu de miséricorde ! s'écria la triste jeune fille quand il fut sorti ; ah, que Frédéric avait raison de haïr cet homme ! Mais il peut le perdre ! Que faire, grand Dieu ! Oh, la baronne, la baronne ! courons-lui confier mes inquiétudes et prendre conseil de sa prudence.

Léon cependant avait compté sans la justice

du ciel. A peine était-il dans la rue qu'un homme de la campagne l'accosta assez cavalièrement et lui glissa à l'oreille ces quelques mots :

— Monsieur van Buren , il est des secrets dangereux pour ceux qui les possèdent ! Retenez bien cela ; mais il en est aussi dont la publicité peut vous faire perdre en un instant toute cette fortune qui vous rend si vain et si fier.....

N'oubliez pas la maisonnette de Smeermaas !.....

Secret pour secret : la réputation des morts vous fera respecter celle des vivans.

Et cet homme , sur qui Léon osait à peine lever les yeux, tant il avait été stupéfait de son apparition , cet homme , que nous avons sans doute déjà reconnu pour le vieux Robert , le messager de Frédéric , était déjà bien loin lorsque Léon , secouant enfin une stupeur momentanée , relevait audacieusement la tête pour en imposer à son bizarre interlocuteur.

Comment Robert se trouvait connaître tout à coup tous les héros de notre histoire, comment il se trouvait à point nommé sur le passage de Léon pour lui rappeler un secret , c'est ce que l'avenir nous apprendra sans doute ; mais quant à présent , nous dirons que le fier, le brillant jeune homme , qui venait de quitter la maison

de M<sup>me</sup> van Lonnaert, l'espérance au cœur, et la certitude d'avoir fait un pas immense, sinon dans les affections, du moins dans l'obéissance à laquelle il voulait amener Mariâ, dont la main était si nécessaire à ses projets, nous dirons que Léon fût forcé de rentrer honteusement chez lui, la vengeance dans l'âme, pour y puiser dans la réflexion les moyens de déjouer ce nouvel orage qui s'amoncelait sur sa tête.



## LIVRE TROISIÈME.

- Eh bien , Adalbert , quelle nouvelle ?  
— Pas de nouvelles , bonnes nouvelles !  
— Fou , tu vas encore continuer tes énigmes !  
— Ah , Monsieur l'esprit fort , il n'y a jamais de plus grands sourds que ceux qui ne veulent pas entendre , de plus francs aveugles que ceux qui ne veulent point voir , et par conséquent de plus obtus que ceux qui ne veulent pas comprendre !  
— Et de tout cela tu conclus ?  
— Je conclus..... non , pas encore..... je continue , et.....  
— Passe à la conclusion , je t'en prie !

— Tu mériterais bien d'être forcé de suivre mon raisonnement dans toutes ses phases, mais par générosité, je t'en fais grâce, et je dis que si Robert n'est pas revenu, c'est qu'il n'avait rien de bien important à nous apprendre ; c'est pourquoi il aura profité de son voyage pour rendre une petite visite à son hermitage de Smeermaas.

— Soit ! J'accepte tes explications ; mais cependant, elles ne diminuent pas mes inquiétudes. La dernière lettre de Maria me parlait vaguement des obsessions de ce misérable Léon, et te l'avouerai-je, je suis tourmenté.....

— Serais-tu jaloux, par hasard ?

— Jaloux ! et de qui ?

— De Léon !

— Ce serait faire insulte aux nobles sentiments d'une femme à qui personne ne peut refuser son estime, que de la croire capable de répondre aux vœux d'un pareil misérable !

— Sans doute, sans doute, mon cher ; mais vois-tu, la jalousie est comme la fortune, elle est aveugle ! Partant de là, l'odeur d'une paire de bottes qui foule le même sol que l'objet aimé nous porte ombrage malgré nous.

— Grâce à Dieu, je n'en suis pas encore à ce point ! mais ces maudits papiers qui n'ont pas été retrouvés, ces vexations continuelles aux-

quelles sont soumis les habitans de Maestricht, rien de tout cela n'est fait pour me rassurer sur la position de ces deux êtres chéris que j'ai laissés derrière nous, et que ma présence parmi les volontaires liégeois doit nécessairement exposer aux soupçons des autorités hollandaises.

— Allons donc, des femmes !

— Eh, mon Dieu ! que ne peuvent tenter les partisans de la Hollande, qui voient chaque jour échapper un à un les plus beaux fleurons de la couronne des Pays-Bas !

— Il est vrai que nos malheureux concitoyens, gardés à vue, parqués dans leurs murailles hérissées de canons braqués plutôt contre eux que contre l'ennemi du dehors, traqués jusque dans leurs domiciles comme des bêtes fauves par des sauvages qui pensent intimider, à force de cruautés inouïes dans les fastes de l'histoire, une population irritée contre ses oppresseurs, il est vrai que tout cela n'a rien de très rassurant; mais enfin, mon cher Frédéric, des femmes, des femmes inoffensives, la plus belle moitié de l'espèce humaine !

— Eh, mon Dieu ! la plus belle moitié de l'espèce humaine peut fort bien être méconnue par la plus laide moitié des sujets de Guillaume I<sup>er</sup>.

— A vous, Messieurs les Hollandais pur sang !  
La conversation montée sur ce ton allait con-

tinuer d'une manière peu favorable aux chefs militaires de la capitale du Limbourg, lorsqu'un troisième interlocuteur arriva près de la cantine improvisée où se tenaient debout nos deux héros. C'était un simple volontaire belge, mais qui, par son courage et son sang-froid, avait acquis une certaine influence, surtout dans l'artillerie dont il dirigeait une pièce, sur le coteau de Rocour, où se trouvait en ce moment une forte colonne de l'armée insurrectionnelle. A la guerre, et surtout à la guerre de l'indépendance, où chaque soldat comme chaque capitaine combat avec l'idée fixe de la conquête, non pas seulement du champ de bataille, mais de la liberté; où chaque soldat comme chaque capitaine tient dans son fusil ou son épée le sort à venir du triomphe des opinions qui lui ont mis volontairement les armes à la main; à la guerre et en face de l'ennemi, la connaissance est bientôt faite entre de jeunes hommes animés d'un seul but, d'un seul résultat, et l'intimité ne tarde pas à réunir par une franche amitié des cœurs généreux groupés sous le pli du même drapeau. Aussi le jeune Conrad, dès que le service de sa pièce lui permettait de se livrer à quelque repos, recherchait avec empressement nos jeunes gens, devenus l'un lieutenant, l'autre sous-lieutenant

dans une compagnie de volontaires , formée en partie des Maestrichtois échappés par ruse à la surveillance hollandaise, et dont la force s'augmentait chaque jour par suite de la maladresse des gouverneurs de la ville. Il faut le dire , la faute de quelques chefs , trop souvent sourds aux plaintes des bourgeois sur les écarts d'une soldatesque effrénée , donnait à chaque heure de nouvelles recrues à l'ennemi, et la conduite parfois ou cruelle, ou partielle, des officiers supérieurs à qui le roi de Hollande avait confié le soin de faire respecter sa couronne, lui a peut-être aliéné plus de cœurs et suscité plus d'obstacles que l'amour d'une liberté qu'il n'était peut-être pas lui-même éloigné d'octroyer franchement à ses peuples. Ainsi vont les révolutions , ainsi vont les royaumes de la terre ! Et, comme le répète souvent Adalbert, mieux vaut avoir affaire au bon Dieu qu'à ses saints ! Et si le prince d'Orange , entièrement absorbé par les malheurs d'une révolution qui eût été étouffée dès son principe , si ses sages conseils eussent été suivis par les ministres de son père ; si le prince d'Orange , disons-nous , n'eût pas été contraint dans ses opérations bienveillantes pour amener la fin d'une lutte sanguinaire , cette révolution n'eût pas abouti à une séparation funeste pour les Pays-Bas !

— Bonjour Messieurs, s'empessa de dire à ses nouveaux amis notre jeune artilleur, après avoir échangé une poignée de mains ! Quoi de nouveau ?

— C'est bien plutôt à vous que doit s'adresser cette question ! Depuis ce matin que nous avons quitté la ville de Liège avec Frédéric, et que nous sommes en avant-poste derrière cette vieille masure, que pouvons-nous savoir, si ce n'est que le soleil est bien ardent et la cantine à sec !

— Allons, je vous apporte des consolations, et, qui plus est, des nouvelles !

— Des nouvelles ! de la ville ?

— Oui, et d'autre part.

— Voyons ! firent à la fois les deux amis.

— Patience, dit Conrad, d'abord mes consolations ! et en disant ces mots il leur passa une bouteille qu'il tira de sa poche, voilà pour vous remettre de l'ardeur du soleil et du vide de la cantine !

— Très-bien pour le physique ! et chacun but à longs traits ; au moral maintenant ! Ces nouvelles.....

— Ah, ces nouvelles ! c'est que nous allons avoir beau jeu et que le grondeur va parler !

— Ma foi, tant mieux ! s'écria Frédéric. Depuis ce matin, que le général m'a envoyé

sur ce plateau avec la colonne d'observation, je commence à m'ennuyer en face de cette citadelle dont les factionnaires royaux semblent de loin narguer notre tranquillité.

— Que ne nous est-il permis de dire deux mots, là... en face sur ce plateau, à ces harengs fumés, enfermés dans cette forteresse, qui peut à tout instant inquiéter les Liégeois qu'elle domine. Tiens, Frédéric, en quelques bouchées cela serait fini en rase campagne.....

— Patience, dit Conrad ! un homme sorti ce matin de Maestricht vient d'arriver au camp ; et.....

Au même instant on entendit chançonner :

Partant pour la Russie,  
Le beau Napoléon...

— C'est la voix de Robert ! interrompit Frédéric, et aussitôt il fut près du vieux soldat, qui, lui remettant une lettre avec précipitation :

— Tout va bien, tout le monde se porte bien ; vous lirez cela plus tard.

— Mais, reprit Conrad, c'est mon homme à la nouvelle ! C'est à merveille. Vous allez nous la raconter vous-même, mon brave !

— Soit, répondit Robert, nous procéderons par ordre ! Je quitte le commandant qui m'a questionné. Dam, c'était un plaisir..... Maintenant

c'est le tour des officiers, ça arrivera ensuite aux camarades.

— C'est cela, dit Adalbert, te voilà la trompette de la renommée !

— Pour vous servir, mon lieutenant, si j'en étais capable !..... Donc..... je commence.....

Les trois jeunes gens prirent place sur un amas de pierres qui se trouvait près d'eux, et Robert s'avancant gravement en face, prit aussitôt la parole :

— Pour lors, mon commandant..... non, mes officiers..... le tour du commandant est passé ; pour lors, je sortais ce matin de Maestricht par la porte de Bois-le-Duc, attention que c'est une frime pour dépister les mouchards, car il y en a partout..... enfin n'importe..... Il était onze heures ; je suivais tranquillement la route de Smeermaas, conduisant machinalement devant moi ma brouette, manière de frime toujours pour dépister les mouchards. Arrivé à une demi-heure de la ville, je dépose mon équipage, vous savez, dans la petite maison à droite, vous savez, près des grands arbres, en face le château..... chez le vieux..... vous savez..... enfin n'importe..... Et aussitôt, prenant mes jambes à mon cou, je m'enfonce dans la campagne sur ma gauche pour tourner la ville et regagner la route de Tongres. Je marchais, je courais que

j'en étais tout essoufflé ; mais ça vous est égal , mes officiers..... enfin n'importe..... lorsque j'aperçois sur la route un nuage de poussière , qui allait , qui venait , qui tourbillonnait qu'on aurait dit que c'étaient tous les nuages du ciel qui s'étaient donné rendez-vous. Je presse le pas , j'approche sans avoir l'air de rien , là , le paysan curieux , et voilà..... Un traînard , car il y en a toujours..... enfin n'importe..... un traînard me demande si nous sommes encore loin de Liège. J'entame la conversation , et de fil en aiguille , j'apprends que cette poussière est causée par une colonne de Hollandais , composée d'infanterie , de cavalerie et d'artillerie , qui accompagne un convoi considérable de vivres destiné à ravitailler la citadelle de Liège. Cette colonne , commandée par le général Daine..... le général Daine commandant les troupes hollandaises contre sa patrie... enfin n'importe..... La colonne peut bien être de quinze cents hommes. Je ne perds pas de temps , je me rejette dans la campagne , je rencontre un paysan qui se rendait à Liège , il m'offre une place dans sa calèche d'osier..... et..... voilà.....

— Allons , dirent les trois auditeurs , c'est une affaire qui se prépare !

— Mais , reprit Frédéric , l'ennemi est-il encore loin ?

— Oh ! il ne peut tarder à paraître dans la plaine ; une heure au plus , et voilà....

Au même instant , un mouvement extraordinaire , un bruit confus se firent entendre dans le camp ; les tambours , les fanfares annonçaient une prise d'armes.

— Entendez-vous ? dit Robert ; le renard a senti les poules , ça ne tardera pas à jouer ! Et chacun , selon les devoirs de son grade et la place assignée à sa compagnie , se hâta de rejoindre.

Frédéric resté en arrière ouvrit la lettre que lui avait remise le bon Robert et lut rapidement ce qui suit :

« Cher Monsieur Frédéric ,

« Grâces aux soins et au généreux dévouement  
 « de votre brave Robert , nous avons des nou-  
 « velles rassurantes sur votre santé ; c'est un  
 « baume consolateur sur les chagrins dont nous  
 « sommes abreuvés votre bonne tante et moi ;  
 « mais cela suffit-il , en pensant aux dangers  
 « que les hasards de la guerre peuvent en un  
 « instant accumuler sur votre tête ! Oh , je vous  
 « en conjure , pour l'amour de tout ce qui vous  
 « est cher , ménagez-vous ! On parle d'une sor-  
 « tie de notre garnison ; puissent les lieux où  
 « vous vous trouvez ne pas être le but de cette  
 « sortie ! et , s'il en était autrement , que Dieu  
 « vous conserve pour vos amis , votre tante ,

« et un peu pour moi qui ai déjà tant souffert,  
 « et dois encore tant souffrir à cause de vous !  
 « Notre maison est si triste depuis votre départ ;  
 « ce jardin , ce bosquet , tout y attend votre  
 « retour ! Oh ! vous reviendrez , n'est-ce pas ?  
 « j'attends , j'attends toujours !!! Mais encore  
 « une fois , en présence des dangers qui nous  
 « menacent , je répète ce que j'ai dit tant de fois  
 « dans ma solitude : à vous et pour vous ma  
 « dernière pensée.

« Votre MARIA ,  
 « bien malheureuse de vous avoir aimé , mais  
 « qui ne voudrait pas pour tout au monde  
 « échanger ce malheur contre l'indifférence. »

— Pauvre Maria ! s'écria-t-il. Oh , elle m'aime , elle ! Qui pourrait en douter ! Et il rejoignit Adalbert et Robert , qui , ne le voyant pas revenir avec eux , s'étaient arrêtés.

— Sommes nous un peu plus calme ? lui dit son ami ; le baume a coulé sur la blessure , n'est-ce pas ?

— Tiens , ami , je n'ai rien de caché pour toi. Lis èt juge !

Puis s'adressant à Robert pendant qu'Adalbert parcourait la lettre :

— As-tu appris quelque nouvelle perfidie de ce misérable Léon ?

— Les tigres s'endorment quelquefois , mon

lieutenant, mais leur reveil s'annonce toujours par une calamité !

— Qu'est-ce à dire ?

— Cela veut dire, que notre aigrefin a paru s'endormir à la suite de l'affaire, vous savez..... le pistolet.... mais que, voyant sans doute les royaumes voisins au port d'arme pour protéger la Hollande, il s'est réveillé pour vous disputer une proie que l'on vous offre de grand cœur, là, sans rechigner, vous savez..... et qui lui résiste avec armes et bagages.... enfin n'importe...

— Ah, fit Adalbert ! c'est l'explication des souffrances dont parle Maria !

— Je ne sais ; mais le vieux Robert a poussé des reconnaissances au quartier-général de ce van Buren du diable, et quant à présent, je puis dire qu'il est à l'eau de rose avec les autorités militaires ; il est même question de nouvelles faveurs qu'il aurait reçues de La Haye et qui lui permettent d'emboîter le pas aux généraux qui commandent en ville ! Je doute fort, cependant, qu'il ait jamais le courage de ces donneurs de coups de cravaches..... enfin n'importe.....

— Il paraît, dit Adalbert, que c'est un système nouveau pour entretenir le patriotisme de nos concitoyens !

— Oh, les gros bonnets ne se gênent plus en

ville ! A tout bourgeois atteint et convaincu d'avoir manqué de respect à un des soldats de Guillaume, depuis le général jusqu'au caporal , la cravache ! A tout bourgeois atteint et convaincu de libéralisme en action ou en pensée , la cravache , toujours la cravache ! On dit même que la cravache est appliquée à ceux-là même suspectés de pouvoir devenir libéraux..... vous savez..... enfin n'importe.....

— C'est être conséquent, dit Adalbert. La prudence hollandaise autrefois proverbiale n'a pas voulu rester en défaut ; c'est ce qui s'appelle couper le mal dans sa racine..... Mais , gare aux représailles !

— Des représailles..... c'est une machine, foi de Robert, qui ne leur fait pas peur ! Figurez-vous que la stupeur est telle en ville, que deux hommes n'osent plus s'aborder , dans la crainte d'être accusés de conspiration et cravachés sur l'heure !

— Et mes compatriotes souffrent cela , exclama Frédéric !

— Ils gémissent *in petto* , comme faisaient les Italiens du temps de l'autre , dit Robert ; les plus impatients ont pris la poudre d'escampette, le reste attend et se tait. On a publié ce matin un ordre du jour qui défend les rassemblemens de plus d'une personne.

— Bravo, fit Adalbert ! mais les femmes sont elles comprises..... Deux femmes, dit-on, valent un homme, par conséquent trois ensemble seraient donc impitoyablement cravachées !

— Non pas ! mais les pères, oncles, cousins ou maris sont responsables.

— Adieu ma belle ville de Maestricht, fit Adalbert en soupirant. Il n'y a plus alors d'amourettes possibles.....

— Des amourettes..... Hier, un honnête bourgeois a été cravaché par le général en personne, pour s'être permis de penser que son excellence n'était pas seule possesseur du cœur de sa maîtresse.

— Assez, assez de turpitudes, Robert ! n'oublie pas qu'Adalbert et moi, nous sommes enfans de Maestricht, que nous avons grandi dans ses remparts !

— C'est possible, reprit Robert, mais..... vous savez..... enfin n'importe..... tous les frères ne se ressemblent guère !

Tout en devisant ainsi, ils étaient arrivés au camp, où chacun, selon les ordres qui lui furent donnés, prit position pour attendre l'ennemi. Mais à une certaine distance des Belges, la colonne hollandaise fit une halte, et le général Daine, suivi de deux aides-de-camp, et précédé par un parlementaire, se présenta

à une portée de fusil des avant-postes ; son intention n'était donc pas de livrer bataille, et de tenter , par une diversion , de débloquent la citadelle de Liège dont la garnison était aux abois.

Frédéric commandait positivement cette avant-garde avec sa compagnie de volontaires maestrichtois. Un premier mouvement , parmi cette brave jeunesse qui avait quitté famille , position et fortune pour se ranger sous l'étendard de la liberté , un premier mouvement , terrible pour ceux qui en étaient l'objet , se fit ressentir comme une commotion électrique :

Sus aux Hollandais !..... Sus aux tyrans de Maestricht !..... s'écria-t-on de toutes parts.

L'effet allait suivre ces paroles dangereuses , lorsque Frédéric , tirant son épée et s'avançant sur le front de la compagnie :

— Un parlementaire, Messieurs ! c'est un être sacré d'après les lois de la guerre , et vous me passerez sur le corps avant de l'atteindre !.....

La promptitude de ce mouvement , soutenu par les remontrances d'Adalbert et de Robert , qui parcouraient les rangs pour faire comprendre à toute cette compagnie indisciplinée l'infamie d'un pareil acte , sauva le parlementaire et l'honneur en même temps de ces héroïques volontaires , qui eussent terni par un meurtre

l'éclat dont ils allaient bientôt couvrir leurs noms.

Le parlementaire fut conduit au général en chef, et bientôt M. de Berlaymont, accompagné de ses deux chefs d'état-major, arriva à la rencontre du général Daine.

Il n'entre point dans notre plan de rapporter mot à mot l'histoire de ces mémorables journées, qui virent couler tant de sang, et croître tant de jeunes lauriers; nous dirons seulement que de nombreux pourparlers eurent lieu, et que, faute de s'entendre, les deux partis en vinrent aux mains; que la victoire longtemps disputée resta aux Belges, qui non seulement s'emparèrent du convoi destiné à la citadelle, mais encore des pièces de canon que l'ennemi dut laisser sur le champ de bataille. La compagnie maëstrichtoise fit des prodiges de valeur, et son jeune lieutenant obtint l'insigne honneur d'être mis à l'ordre du jour de l'armée pour sa belle conduite pendant les journées de septembre. Les fastes de la révolution n'oublieront pas son nom et ceux de ses braves compagnons; mais, laissant à la postérité le soin d'enregistrer ces nobles actions au grand livre de l'histoire des peuples, nous reprendrons le cours de notre narration.

Harassés, fatigués et honteux d'une tentative

malheureuse pour porter secours à la citadelle de Liége, dont la position devenait plus insupportable de jour en jour, le reste du corps d'expédition qui avait échappé au feu de l'ennemi rentra dans Maestricht et vint y porter une nouvelle qui devait augmenter la rage et la fureur des Hollandais contre une population qui applaudissait aux succès de ses enfans.

Léon van Buren se trouvait en ce moment dans le salon de M<sup>me</sup> van Lonnaert avec la baronne de Rostang et la triste Maria. Etait-ce le hasard qui l'avait amené dans cette maison au moment où la nouvelle se propageait en ville ! Etait-ce le besoin de porter un coup décisif dans une entreprise qu'il poursuivait avec persévérance ! Toujours est-il que nous le retrouvons dans ce même salon où, un mois avant, il s'était si étrangement dévoilé à l'innocence de Maria.

— Eh bien, Mesdames ! dit-il en observant toutes les physionomies, vous savez ce qu'on dit : un engagement a eu lieu hier entre nos braves défenseurs et les rebelles sur la route de Tongres à Liége.

— Ah, mon Dieu ! fit Maria qui ne put maîtriser un premier mouvement.

— Cet engagement a été des plus sérieux ; un noble et généreux sang a coulé en abondance.

— Mon Dieu, Monsieur Léon, dit la baronne, venez donc au fait : sommes nous vainqueurs ou vaincus ?

— Rassurez-vous, belle dame, nous sommes vainqueurs ; je dis nous, parce que je sais que vous ne partagez pas les faiblesses qui ont arraché tout à l'heure un cri si pénible à Mademoiselle Maria.

— Mais, reprit M<sup>me</sup> van Lonnaert en soupirant, quelle que soit l'opinion sous laquelle on se range, et vous savez, Monsieur van Buren, si on peut suspecter les miennes en faveur de nos nobles princes, il est toujours si cruel, pour des femmes surtout, d'entendre parler d'effusion de sang humain !

— Sans doute, répondit Léon impitoyablement, je partage vos chagrins, Madame, surtout quand ce sang est celui d'une jeunesse inconsidérée, que l'on s'était habitué à regarder comme formant avec vous une même famille.

— Je vous en conjure, Madame, éloignez cet homme, il faut que je vous parle, dit tout bas Maria à la baronne.

— En vérité, Monsieur Léon, les détails de ces nouvelles, tout brillans qu'ils puissent être pour la cause du gouvernement, ne sont pas à raconter devant des femmes, bien que les victimes méritent peut-être fort peu d'intérêt ; je

dois ce matin rendre visite à la femme d'un conseiller de la Haute-Cour, qui se trouve en ce moment à Maestricht; serez-vous assez aimable pour me donner votre bras ?

— Monsieur Léon est trop aimable pour vous refuser, ma chère amie, s'empessa de dire la présidente, qui, elle aussi, était impatiente de rester seule.

— C'est vraiment, Mesdames, mettre cette galanterie, que vous voulez bien reconnaître en moi, à une rude épreuve. Sans doute, Madame la baronne, j'estime pour un grand bonheur celui de vous posséder à mon bras; mais d'un autre côté vous me priveriez de la société de ces dames, ce qui peut et doit à plus d'un titre me causer une peine réelle !

— C'est me refuser poliment ! Les idées de liberté vous gagneraient-elles, mon Dieu ?

— Non, Madame, non, la liberté ne peut plus rien sur moi, car je ne suis plus libre, et ne désire pas le devenir !

— Comment donc ? Mais c'est d'une délicatesse de cour..... Cependant j'insiste..... oh ! mais je devine, vous connaissez les nouvelles défenses de ce matin.

— Qu'est-ce donc ? firent à la fois la présidente et Maria.

— Une plaisanterie, dit Léon, les rassemble-

mens..... de telles défenses , vous le savez trop, belle dame , ne sont pas faites pour des gens comme nous ! Et d'ailleurs , qui ne s'empreserait de les enfreindre pour vous accompagner ?

— Prouvez-le donc, preux chevalier ! Et sans attendre une réponse , la baronne se hâta de prendre le bras de Léon , que celui-ci, sans paraître grossier , ne pouvait plus lui refuser. Il connaissait l'influence exercée par cette femme sur la présidente , comme sur Maria , et une plus longue discussion pouvait compromettre ses intérêts.

— Dieu et votre amabilité disposent , belle dame , je suis entièrement à vos ordres. Ces dames voudront bien m'excuser et me permettront de revenir dans la soirée leur présenter mes hommages.

— Vous savez, Monsieur, que vous êtes toujours le bienvenu dans ma maison , lui dit la présidente en s'inclinant.

— Eh bien , petite , fit la baronne , vous me boudez , n'est-ce pas , de vous enlever votre cavalier ! Venez donc m'embrasser , nous vous le rendrons ! Maria s'approcha les larmes aux yeux et dit vivement à la baronne en lui présentant le front : dans deux heures je serai chez vous.

Léon venait de sortir avec M<sup>me</sup> de Rostang ; les

deux femmes se regardèrent tristement. Cependant elles savaient que, si la nouvelle rapportée par M. van Buren était vraie par rapport à l'engagement entre les troupes royales et les rebelles, elle était fautive dans les détails. La rumeur publique avait marché plus vite que les bulletins militaires du gouvernement, et l'on savait déjà dans toute la ville que la compagnie de Maestricht, commandée par le jeune de Castaens, avait fait des prodiges de valeur; mais on parlait aussi de blessés, de morts, et il était peu de familles qui n'eussent à craindre soit pour un de leurs membres, soit pour un ami. La vive inquiétude de la présidente était donc à son comble, et la pauvre Maria, assise tristement auprès d'elle, ne pouvait lui donner des consolations dont elle avait elle-même un si grand besoin.

M<sup>me</sup> van Lonnaert prévoyait les conséquences de la conduite de son neveu. Déjà en ville toutes les familles dont quelque membre avait embrassé la cause de la révolution étaient mises à l'index par la sévérité des autorités militaires. Les vexations les plus inouïes poursuivaient ces familles, qui étaient chaque jour appelées à rendre compte, devant une espèce de tribunal secret improvisé par la seule volonté des chefs, des sentimens et de la conduite de leurs membres

restans. Bien que ces vexations n'eussent pas encore atteint la maison de la présidente, où deux femmes seules ne pouvaient causer de graves préoccupations à la police militaire, cependant la position exceptionnelle que venait de se faire Frédéric lui ouvrit subitement les yeux sur les dangers qu'elle allait courir elle-même. Son cœur se serra, non pour elle, Dieu, en qui elle avait mis toute sa confiance, la soutenait assez pour lui faire courber la tête avec humilité sous ces fâcheuses épreuves, mais pour sa pauvre Maria, sa fille bien aimée !

L'amour que Frédéric ressentait, partagé par la jeune fille, n'était plus un secret pour personne. Quoique ces deux enfans ne se fussent point parlé depuis que cet amour leur était révélé, il était connu, la présidente le savait, et Léon lui avait laissé entrevoir qu'il le soupçonnait, mais que, à l'âge de Maria, la raison et les distractions d'une nouvelle et honorable position en auraient bientôt fait justice. Fort du secret qu'il avait surpris, l'astucieux prétendant s'était franchement, en apparence du moins, ouvert à la présidente, et son désintéressement en demandant la main de Maria, qu'il savait sans fortune, mais qu'il voulait, disait-il, arracher aux persécutions qui ne manqueraient pas de l'accabler, lorsque l'on connaîtrait les

sentimens de Frédéric , ce désintéressement avait ébloui la bonne M<sup>me</sup> van Lonnaert ; elle appelait de tous ses vœux la réalisation de ce mariage qui allait donner un protecteur haut placé à l'innocente orpheline , si Dieu , comme elle le redoutait , la rappelait à lui.

Mais pour la pauvre enfant , la position était bien différente : son amour était pur comme son cœur ; elle aimait Frédéric parce qu'elle avait foi et confiance en lui , et les assiduités de Léon , qu'elle méprisait à tous égards , lui étaient devenues plus odieuses que jamais.

Bien que Frédéric , par prudence , pour ne pas exposer Maria à la haine et à la vengeance de cet homme , ne lui eût jamais appris le nom du traître qui avait causé sa fuite , un presentiment , fortifié par la conduite et les aveux de Léon , avertissait l'infortunée qu'elle allait devenir la proie d'un misérable , si la faiblesse , ou plutôt l'excès de tendresse de la présidente , ne savait résister aux pressantes sollicitations de celui qu'elle regardait déjà comme son plus mortel ennemi. Plusieurs fois déjà , elle avait tenté , mais en vain , de faire revœnr sa bienfaitrice sur des projets qui lui faisaient horreur ; M<sup>me</sup> van Lonnaert était inexorable sur ce point , et fermait toujours la bouche de la malheureuse jeune fille , en lui disant que ce mariage

était sa seule espérance pour l'avenir ; que certes elle ne voudrait pas la contraindre , mais que s'il ne se faisait pas , la douleur qu'elle en éprouverait abrégèrait les derniers momens de son existence. Opposer de pareils argumens à une enfant qui chérissait sa seconde mère , c'était employer plus que la contrainte , et Maria, qui eût trouvé des forces pour résister à une volonté impérieuse , n'en trouvait plus pour combattre un projet dont le refus lui faisait entrevoir un crime !

C'était dans cette affreuse perplexité que l'avait surprise la visite de Léon et de la baronne , et , sans savoir positivement à quel parti elle devait s'arrêter , elle voulait encore consulter une amie dont le cœur était bon et généreux , malgré des dehors en qui l'âge et une certaine coquetterie commençaient à laisser voir non pas peut-être le ridicule , mais au moins l'exagération.

Elle attendit donc impatiemment que les deux heures qu'elle avait demandées à la baronne fussent écoulées , et aussitôt que la pendule lui eut dit qu'elle pouvait partir , profitant de l'assoupissement dans lequel était tombée sa bonne mère , elle sortit précipitamment , et dirigea sa course vers la demeure de M<sup>me</sup> de Rostang , située rue du Petit Fossé.

Pour une jeune fille seule, la route était assez longue; il fallait traverser la ville de part en part; mais, outre que les habitudes du pays n'avaient rien de contraire à cette excursion qu'elle avait déjà si souvent entreprise, l'animation de ses esprits lui faisait suivre machinalement le chemin accoutumé, sans s'occuper de ce qui se faisait autour d'elle. Et cependant l'aspect de la ville paraissait troublé; la défaite du général Daine occupait tous les habitans; et si on ne voyait plus de ces groupes divers, comme aux premiers jours de la révolution, si la politique ne se commentait plus en pleine rue, chaque visage avait un caractère extraordinaire que les circonstances de la veille, racontées en secret, imprimaient à toutes les physionomies. Les hommes se heurtaient en passant, mais n'osaient se parler; un serrement de main, un regard, un mouvement étaient vivement échangés entr'eux, et ce langage muet était cependant si expressif que la plus infime intelligence pouvait en saisir les différentes nuances. Les fenêtres s'ouvraient et se fermaient, et une pantomime aérienne s'engageait entre les habitans d'un côté à l'autre de la rue, sans que l'œil des affidés du gouvernement pût la saisir au passage, par la précaution que prenaient les acteurs de se tenir toujours en arrière.

Au milieu de cette préoccupation générale, Maria avançait toujours, et ne s'aperçut pas qu'un homme, si le nom d'homme peut être donné à de pareils êtres, la suivait pas à pas en échangeant un regard d'intelligence avec d'autres individus qui se croisaient sur son chemin. Ce n'était point pour ceux-là certes, qu'avaient été faites les ordonnances contre les attroupe-mens ; car des conversations s'engageaient quelquefois entr'eux, et chaque bourgeois que les circonstances forçaient à en approcher, s'éloignait avec précipitation dès qu'il le pouvait ; ces hommes étaient des étrangers à la ville, une contre-police venue de la Hollande et obéissant spécialement à l'autorité militaire. La police municipale n'avait rien de commun avec eux, et on eût pu à juste titre leur donner le nom de police des consciences. Ces gens se retrouvaient partout, et l'épaulette de capitaine a maintes fois été salie par un service de ce genre aux portes de la ville, où du reste ils ne rougissaient pas de mettre à contribution la bourse des habitans, au préjudice de la cause qu'ils servaient et qui les payait.

Divers établissemens publics étaient tenus par des agens de cette contre-police, et il ne sera peut-être pas hors de propos de mettre sous les yeux de nos lecteurs une pièce assez

importante et qui vient à l'appui de notre assertion :

« Le soussigné général-major, ancien commandant de place à Maestricht, déclare que, pendant la révolution belge, il a été chargé par le lieutenant-général commandant X\*\*\* d'établir une police secrète; qu'il a satisfait à cette mission selon les désirs du général, mais que, peu de temps après, ses travaux militaires l'ont forcé de confier cette direction importante à M. le capitaine N\*\*\*.

« Les circonstances ayant exigé l'extension de cette police, le fusilier Z\*\*\*, Liégeois de naissance, servant dans le ... régiment de ligne, a été détaché près de cette dernière, avec beaucoup d'autres soldats de la garnison.

« Z\*\*\* sachant parler français et wallon, a été chargé à différentes reprises d'expéditions dangereuses et importantes au dehors, par suite desquelles, pendant une reconnaissance de la position des troupes belges à Tongres et à Hasselt, en arrivant au camp de Beverloo, il fut arrêté comme suspect, et jeté dans les prisons de Hasselt, où il a subi les plus terribles tourmens et faillit être fusillé.

« Ce n'est qu'après une quinzaine de jours, et en s'engageant à prendre du service dans l'armée belge, qu'il fut assez heureux pour

recouvrer sa liberté, et regagner Maestricht par des chemins détournés.

« Déjà au commencement de la révolution belge, des salles de danse avaient été établies chez des particuliers, et servaient en général à protéger d'autres plaisirs, afin de pouvoir connaître, à l'aide des affiliés de ces maisons, les opinions des bourgeois et des soldats.

« Le soussigné déclare que la maison de Z\*\* a appartenu à cette dernière catégorie, et que ce furent là ses seuls moyens d'existence après son arrestation au camp de Beverloo; car, ayant été signalé aux autorités belges, il ne pouvait plus être employé à l'extérieur; et d'ailleurs son service avait diminué d'importance, par suite de la désertion en Belgique de presque tous les jeunes gens *chercheurs de fortune* (sic) de Maestricht. Il a continué à tenir la dite maison quand presque toutes les autres n'existaient déjà plus, jusqu'à ce que le soussigné lui ait donné à entendre que c'était un empêchement sérieux à la récompense d'un emploi quelconque.

« Enfin Z\*\*\* a rendu d'éminens services, pendant l'état de siège, à la police secrète tant dans la ville qu'à l'extérieur, et il n'a jamais été récompensé.

« (Signé) A\*\*\*. »

Il paraît cependant que cette police secrète était à la disposition de qui savait ou voulait l'employer, moyennant salaire, puisque l'un de ses agens avait suivi Maria depuis la rue de Tongres, et paraissait disposé à ne point la quitter sans savoir où elle se rendait.

Nous l'avons dit, Maria n'y avait point fait attention, et elle entra chez la baronne, sans avoir détourné les yeux de la route qu'elle devait suivre.

La maison de M<sup>me</sup> de Rostang était une des plus élégantes de la ville, et la position de la baronne, veuve depuis un an seulement d'un secrétaire d'Etat de Guillaume I<sup>er</sup>, lui avait permis d'entretenir chez elle les habitudes de luxe contractées dans les grandes villes qu'elle avait successivement habitées du vivant de son mari. Restée veuve et sans enfans, à la tête d'une fortune considérable, qu'elle devait à l'amitié du baron de Rostang, elle était venue se fixer à Maestricht depuis quelques mois, pour se trouver près de la présidente van Lonnaert, qu'elle avait autrefois connue, lorsque son mari exerçait une des hautes dignités de la province du Limbourg, et, par suite, elle s'était étroitement liée avec cette dame.

La baronne n'était point hollandaise, mais son langage, ses mœurs et ses habitudes s'étaient

si bien prêtés aux exigences de ce pays, qu'elle passait généralement pour une enfant de la province ; et, soit coquetterie, soit bizarrerie, elle ne voulait jamais parler de son enfance et de sa première jeunesse. Sa vie, pour ses amis même, se résumait toujours au moment présent. Fièrre et coquette, sa fortune lui permettait de se livrer aveuglément à ces deux défauts, que la bonté de son cœur, lorsqu'il se sentait vivement attaqué, forçait ses intimes à lui pardonner. Pour les indifférens de la société, c'était un appas de plus aux hommages dont elle était l'objet, et l'aristocratie de la petite ville, à genoux devant l'idole dorée, applaudissait à un caractère qui la dominait et à un luxe qui l'éblouissait. La médisance ne l'avait cependant pas ménagée dans le principe, mais elle était riche, et par conséquent le venin avait perdu sa force réservée seulement pour ceux dont la réputation est nécessaire à l'existence. On brigait l'honneur d'être reçu dans ses salons, et une invitation chez M<sup>me</sup> la baronne de Rostang était une nécessité indispensable pour toute personne qui voulait se poser convenablement dans la ville.

Les enfans de la présidente étaient surtout tendrement aimés de la baronne ; aussi, Maria, dans le trouble qui l'agitait, n'avait pas hésité

à lui confier ses peines. Mais la position de Frédéric, devenu révolutionnaire, avait quelque peu refroidi l'intérêt qu'elle portait à ce dernier, et c'est ce qui donnait plus de forces aux sollicitations de M<sup>me</sup> van Lonnaert, parce qu'elle se sentait soutenue par la baronne, qui, tout en plaignant son amie des erreurs de son fils, l'engageait vivement à assurer le sort de sa fille adoptive. Maria le savait, mais son cœur avait besoin de s'épancher; et d'ailleurs l'illusion, cette seule et dernière consolation d'un amour malheureux, l'illusion lui faisait voir la baronne se rangeant de son côté et décidant M<sup>me</sup> van Lonnaert à revenir sur ses projets.

C'est dans ces dispositions que la jeune fille, sans se faire annoncer, pénétra dans le boudoir de la baronne.

Celle-ci allant au devant d'elle :

— Eh bien, ma chère enfant, voyons! Encore de la tristesse! Qu'avons-nous donc?

— Ah, Madame, vous m'avez toujours témoigné tant d'intérêt que c'est encore votre pitié que je viens implorer.

— Ma pitié! Folle, à votre âge et jolie comme vous êtes, a-t-on jamais besoin d'un pareil sentiment!

— Plus que jamais, hélas!

— Allons, allons, asseyez-vous et contez-moi

vos peines : vous savez que si je puis y porter remède , vous devez compter sur moi.

— C'est dans cet espoir, qui ne sera pas vain, je pense, que je vous ai demandé cet entretien pour décider du bonheur de ma vie !

— Mais, mon Dieu ! cela tourne au tragique !

— Oh, ne plaisantez pas, Madame ! vous connaissez les projets de ma mère , je vous ai avoué, ce que déjà vous aviez deviné, les sentimens que j'éprouve pour..... son..... neveu.....

— Folie d'enfans que tout cela !

— Gardez-vous de le croire ! Cette passion, dont maintenant je ne suis plus maîtresse, a pris naissance au milieu du calme de nos jeunes années, les malheurs l'ont cimentée, et depuis les événemens qui nous ont séparés, elle a pris sur moi un tel empire, que vouloir me forcer à l'oublier, c'est le coup de la mort.

— La mort ! finissez donc, enfant, on ne meurt pas d'amour !

— Oh, Madame, vous n'avez donc jamais aimé !

— Petite curieuse, qui peut vous faire penser ?

— Ah ! c'est qu'on n'aime qu'une fois, Madame, et que l'amour que j'éprouve pour Frédéric, ne me permettrait pas de donner ma main à M. van Buren, quand bien même cette aversion que je ressens pour lui.....

— Cette aversion vient des obstacles qu'il met à vos rêves de félicité....

— Oh non, Madame, vous ne connaissez pas cet homme !

— Cet homme, comme vous l'appellez, ma chère, est devenu un des plus riches partis de la Hollande.

— Riche, cela se peut ! mais honorable....

— Riche et honorable ! Il vous aime, et son désintéressement, en demandant votre main, à vous qu'il sait sans fortune, est une preuve que vos aimables qualités ont été le seul but de sa demande !

— Et c'est ce que je ne puis croire ! Je vous ai déjà rapporté l'étrange conversation que nous avons eue le lendemain du départ de Frédéric, et malgré vos paroles rassurantes à son égard, je persiste à penser qu'il y a dans son insistance à vouloir posséder une main, dont le cœur ne peut être à lui, un mystère que je n'ai pu découvrir, mais qui cache peut-être la plus odieuse trame.

— Allons, allons, vous exagérez ! M. Léon vous aime, il est riche, il veut vous assurer une position dans le monde, et vos amis doivent être plus sages que vous ! Vous les remercieriez un jour de n'avoir pas cédé à un caprice de jeune fille.

— Je vous l'ai dit , Madame , me pousser à cet odieux hymen , c'est me condamner à la mort !

— Toujours ! mais vous êtes donc incorrigible ?

— Oui, lorsqu'il s'agit de l'honneur ! La main de Maria , l'amie , la fiancée , devant Dieu qui connaît notre amour , de Frédéric de Castaens , cette main dans celle de M. van Buren , nous rendrait tous deux aux yeux du monde....

— Le monde, ma chère, le monde, mais vous en parlez en écolière ! Savez-vous ce que c'est que le monde ? Si nous sommes heureux , et pour le monde , le bonheur , c'est la fortune , il nous flatte ! Malheureux , il nous abandonne ! Voilà la vie ! Croyez-en ma triste expérience , et sacrifiez un peu plus à ses tyranniques exigences ! Votre union avec Frédéric , proscrit et ruiné , ne peut enfanter que la misère ; avec M. Léon c'est la richesse et toutes les jouissances de la vanité satisfaite !

— Non, vous dis-je, Madame ! Maria mourra ou suivra le sort de celui à qui elle a voué son existence.

— Vains mots que tout cela ! Écoutez , mon enfant ; vous êtes venue me demander des conseils , et , malgré la légèreté apparente de mes sentimens, votre confiance m'a touchée. Prenez

cet écrit que j'ai tracé à votre intention, il vous apprendra qu'un amour malheureux ne tue pas toujours, et qu'on peut encore goûter quelque repos dans la vie positive, après avoir perdu les illusions de la jeunesse ! Vous y verrez ce que mes conseils peuvent avoir de salutaire, et ensuite nous aviserons !....

Elle avait à peine terminé ces mots, que l'on annonça M. van Buren ; les complimens de part et d'autre restèrent sur le pied de la plus scrupuleuse étiquette, et Léon, qui, nous devons le dire, faisait depuis quelque temps surveiller la maison de la présidente, afin d'être au courant de tout ce qui pouvait intéresser ses projets, Léon, en qui les menaces de Robert, qu'il n'avait plus revu malgré ses recherches, semblaient être un aiguillon pour activer son hymen avec l'orpheline, insista en vain pour prier Maria de ne pas le priver si promptement du bonheur qu'il éprouvait en la retrouvant chez la baronne. La jeune fille s'excusa froidement, mais avec dignité, sur la nécessité de ne pas laisser sa bienfaitrice plus longtemps seule à ses chagrins, et se retira immédiatement, au grand déplaisir de cet odieux amant qui eût bien voulu l'accompagner, mais qui n'osa sur ce point braver le mécontentement de M<sup>me</sup> de Rostang l'engageant à lui sacrifier quelques minutes.

Il dut céder aux convenances, et Maria rentra seule chez M<sup>me</sup> van Lonnaert. La journée se passa dans la tristesse, on attendait des nouvelles de Frédéric, Robert ne paraissait pas ! Que de raisons pour se livrer à la peine ! Maria ne put se dérober un instant pour lire le manuscrit que lui avait confié la baronne, manuscrit qui devait, disait-on, tempérer l'ardeur de son amour ! Mais le soir, dès qu'elle fut seule, elle se hâta de s'enfermer dans sa chambre, et lut avec avidité les lignes suivantes :

CONSEILS DE LA BARONNE DE ROSTANG.

On m'a fait une réputation de coquetterie, qui, si elle est méritée, a pris sa source dans des chagrins que ma vie entière ne pourra jamais apaiser. Si, pour m'étourdir sur des événemens déjà si vieux qu'ils devraient être effacés de ma mémoire, je me suis jetée corps et âme dans le tourbillon de ce que le monde appelle ses plaisirs, les souffrances intérieures que j'éprouve dans mes momens de solitude, les reproches que m'adresse ma conscience sont une assez terrible punition d'un amour que je n'ai point su maîtriser, pour que l'exemple que je vais donner à ceux qui me liront, les prému-

nisse contre un entraînement dont la fatalité pèsera sur ma vie jusqu'à mon dernier jour.

Fille unique d'un père resté veuf quelques jours après ma naissance, je fus élevée dans les grandeurs, et pour ainsi dire sur les marches d'un trône jusqu'à l'âge de quinze ans.

Les conquêtes de Napoléon se succédaient alors en Europe avec une rapidité effrayante ; les royaumes disparaissaient de la carte des nations ou changeaient de maîtres, selon la volonté du fier vainqueur, et tout cela, pour l'heureux conquérant, s'accomplissait au pas de course.

Notre malheureux pays, envahi par les armées françaises, suivit la destinée commune alors à tous les états de l'Europe, et mon père, après avoir assisté à la chute de son roi, et à la perte de ses dignités et de sa fortune, dût chercher dans la fuite un salut que les hautes fonctions qu'il avait exercées à la cour rendaient plus difficile à trouver. Déguisés tous deux, lui en matelot et moi en jeune mousse, nous prîmes passage sur un bâtiment de commerce qui nous jeta sur les côtes de la Hollande, où mon père espérait trouver des ressources qu'il avait fait passer en ce pays, en prévision des malheurs de notre patrie. Trompé dans son attente, à l'aide d'un nouveau déguise-

ment nous parcourûmes une partie de l'Europe, vivant pour ainsi dire de la charité des personnes qui nous avaient connus dans l'opulence, et que d'anciennes relations diplomatiques nous permettaient de voir sans nous exposer. Dégouté, rébuté de cette vie errante, toujours si difficile avec une jeune fille que l'éducation première ne pouvait plier aux soumissions de la misère, mon père se rappela qu'il avait une parente, supérieure du couvent des carmélites à Sarragosse; il conçut immédiatement le projet de se débarrasser d'une fille qui le gênait dans la vie aventureuse qu'il menait depuis quelque temps. Mon caractère avait conservé sa fierté native, et le malheur, loin d'adoucir cette fierté, si noble quand elle est soutenue par l'éclat de la fortune, n'avait fait que l'irriter davantage; et je dois avouer, peut-être à ma honte, que j'étais devenue insupportable à tout ce qui m'entourait.

Mon père m'annonça donc que nous allions nous séparer, et le dirai-je, cette séparation, qui pouvait être éternelle, s'opéra de part et d'autre avec la plus parfaite tranquillité; craignant sans cesse d'être reconnu, et suspecté de chercher à susciter des ennemis à la France par suite de mes indiscretions de jeune fille, il aspirait au moment de se débarrasser de moi! Je puis

donc, sans offenser sa mémoire, aujourd'hui qu'il a plu au Seigneur de l'appeler à lui, dire qu'il m'abandonna, plutôt qu'il ne me confia, aux soins d'une famille qui se rendait à Sarra-gosse.

J'arrivai dans cette ville sous un nom supposé, et fus assez heureuse pour y retrouver notre parente, qui, chassée de son couvent par les troupes de l'usurpateur, avait eu le rare bonheur de se conserver une position assez honorable dans la ville ; je fus reçue chez elle à bras ouverts, et installée hientôt comme l'enfant de la maison. Je retrouvai près d'elle une partie de mes premiers instincts, et mes goûts, flattés par cette bonne parente qui m'avait prise en affection, loin de se modérer, prirent une nouvelle extension, que la fortune raisonnable mais restreinte de l'ancienne religieuse ne lui permettait pas toujours de contenter. Ma tante, c'est le nom que je donnais à cette respectable femme, dont l'amitié aveugle voyait en moi mille qualités que je n'avais pas, mais que le clinquant d'une éducation de cour faisait apparaître à ses yeux, ma tante, en vue de me distraire, et peut-être aussi pour me trouver un parti convenable, recevait chez elle tous les principaux officiers de la garnison française.

J'étais belle, et je le savais ; mes charmes

joint à cette fierté qui les rehaussait peut-être, avaient quelque retentissement dans la ville ; on ne me désignait plus que sous le nom de la fière Junon. Dans les réceptions, que les chefs suprêmes de l'armée française savaient improviser avec cette exquise recherche qui distingue cette nation, j'étais toujours la reine, et la reine adulée, flattée de l'élite de ces jeunes guerriers ; un seul de mes regards était brigué avec enthousiasme, et le bonheur d'une contredanse avec moi semblait la félicité suprême de tous ces jeunes héros pour qui l'amour était une distraction à la gloire, pas autre chose, mais qui en parlaient avec tant de feu, que l'on pouvait penser que c'était devenu leur seul élément. Jeune et belle, mais sans expérience du monde, que je voyais sous des couleurs si riantes, entourée, flattée des hommages de tant de braves, l'enivrement de mes succès me fit bientôt oublier les malheurs qui m'avaient accablée dans mes voyages, et Sarragosse était devenue pour moi un royaume céleste où je régnais en souveraine. Cependant tant de félicité devait naturellement céder enfin à l'humaine faiblesse et me faire retomber d'un piédestal enchanteur pour me ramener à la vie positive assiégée de toutes ses misères.

Un jeune colonel de la garnison, le comte

Ulric , s'était déclaré mon chevalier , *cavaliero serviente* ; ce nom qui, il y a près de vingt ans , exerça une si déplorable influence sur ma destinée , ce nom , au moment où j'écris ces lignes , me pèse encore de ses souvenirs douloureux . Mais j'ai promis des conseils et des enseignemens sur les suites funestes d'une passion aveugle ; je continuerai , quoiqu'il m'en coûte .

J'acceptai ses hommages , mais d'abord avec moins d'indifférence que ceux de ses compagnons , sans cependant lui donner d'autre espoir que celui que pouvaient concevoir tous ses rivaux . C'était déjà une faute dont je payai bien cher les conséquences . Il devint plus pressant , ma fierté s'adoucissait auprès de lui ; que vous dirai-je ? Il y avait à peine un mois qu'il s'était déclaré , que déjà le cœur de la fière Junon connaissait les angoisses de la jalousie , et si le comte n'était pas encore maître de ma personne , mon cœur était tout à lui . Je résistais cependant , mais faiblement , je l'avouerai . Il fut assez insinuant pour se faire recevoir chez ma tante aux heures où d'ordinaire les intimes seuls peuvent se présenter . Notre amour puisa de nouvelles forces dans cette intimité ; car l'aveuglement de cette excellente femme semblait ne pas comprendre les dangers que courait sa fille adoptive ; elle pensait ne pouvoir l'unir

qu'à un prince de l'Empire, ou tout au moins à un maréchal de France. Mais elle voulait me donner une distraction, dont mon cœur alors eut eu peut-être un si grand besoin, et ces bienveillantes complaisances favorisèrent ma chute.

L'amour du comte Ulric fut bientôt connu dans toute la ville, et dès cet instant, si la cour qui m'entourait continuait à rendre hommage à ma fière beauté, je m'aperçus facilement que la conquête d'un frère d'armes était respectée et que les prétendants à mon cœur s'étaient retirés pour porter ailleurs leurs vœux et leurs sermens d'un jour; ma fierté en fut d'abord irritée, mais le comte devenait pressant, et comme je résistais toujours, il se crut forcé de me parler d'une union secrète. Mon amour propre, ma dignité se trouvaient froissés d'un pareil moyen; mais il était simple colonel, me disait-il, un mariage pouvait faire obstacle à son avancement; l'empereur Napoléon voulait que ses guerriers ne se courbassent sous les lois de l'hymen qu'autant qu'ils s'adresseraient à de riches héritières dont la fortune put rehausser l'éclat de leurs grades et leur permettre d'avoir *une maison montée!* Et je ne pouvais offrir à mon mari qu'un nom, illustre il est vrai, mais dépouillé de tout ce qui sert à le faire briller!

et encore , je ne l'avais pas fait connaître au comte , qui eût peut-être reculé devant une alliance avec la fille d'un proscrit !.....

Cependant, le temps marchait , j'étais devenue coupable , et il fallait légitimer une liaison dont les suites commençaient à se faire sentir en moi. Que de peines , que de chagrins alors ! Que j'ai payé chèrement quelques instans de bonheur ! Oh ! j'aimais , j'aimais de toutes les forces de mon âme , et les sensations extraordinaires qui se révélaient chaque jour en moi , ajoutaient de nouveaux liens à cet amour. Mais hélas ! plus je devenais heureuse d'un avenir , qui cependant ne se présentait pas entouré de toutes les félicités de la vie , plus l'amour du comte me paraissait se refroidir ! Non pas qu'il fût devenu moins empressé , moins assidu près de moi ; ses soins , ses égards redoublaient au contraire en raison de ma fâcheuse position , qui bientôt allait ne plus pouvoir se cacher ! Mais il est de ces infimes nuances invisibles à l'œil le plus exercé , mais que le cœur d'une femme qui aime ne laisse jamais échapper. Le comte était jeune , sans autre fortune que son épée , ambitieux de gloire et d'honneur , et je voyais avec peine que mon amour ne lui suffisait plus ! D'un autre côté , ma position embarrassante m'avait forcée à me retirer peu à peu

d'un monde où j'avais eu tant de succès , et où ma présence continuelle ne pouvait plus flatter son amour-propre d'amant heureux. Que de raisons pour assombrir notre horizon ! Cependant je doutais encore ; mais une circonstance imprévue vint m'éclairer sur l'immensité du malheur qui m'attendait.

Le roi Joseph avait écrit au commandant de Sarragosse pour lui demander quelques officiers supérieurs qui devaient faire partie du corps d'armée destiné à suivre les armes de Napoléon dans la campagne qui se préparait ; une expédition en Russie était projetée, et le comte, assez bien en cour à l'état-major , avait brigué et obtenu l'honneur d'être admis au nombre de ces officiers.

De ce moment , hélas , la triste réalité s'offrit à mes yeux dans toute son horreur , et je commençai à détester, et l'ingrat qui m'abandonnait à la honte , et l'innocente créature qui devait la révéler à tous les regards ! Mon humeur altière imposa ses déceptions à tout mon entourage. J'accusais et mon père , et mon amant , et ma pauvre tante , et cependant j'étais seule coupable ! La fierté , la coquetterie avaient fait tout le mal maintenant irréparable !

Le colonel cependant , touché de la position affreuse dans laquelle il me laissait , irrité de la

lâcheté de mon père, que je lui avais appris à connaître, et qui menaçait sourdement de me rappeler à lui, pour cimenter, par un mariage avec quelque chambellan du roi Joseph, le retour des nouvelles faveurs qu'il espérait en tirer, le colonel me proposa de l'accompagner en secret pour m'arracher aux poursuites d'un père qui, seulement alors, se rappelait qu'il avait une fille, parce que son intérêt se trouvait en rapport avec ses droits. Refuser eût été peut-être un bonheur pour tous deux ! Je n'en eus pas la force, la honte allait m'atteindre, et les conséquences d'une première faute me contraignirent à en commettre une seconde !!! En quelques instans, mes préparatifs furent faits ; accompagnée d'une seule femme de chambre, et suivie d'un domestique de confiance, que le comte choisit parmi les hommes de son régiment, et qui lui était tout dévoué, je quittai Sarragosse à dix heures du soir, laissant à ma bonne tante des adieux bien stériles après la douleur que j'allais lui causer ; car j'appris bientôt qu'elle avait succombé à son chagrin, et s'était endormie dans l'éternité en priant pour sa nièce.

Pauvres jeunes femmes ! où nous mènent, hélas, les erreurs de notre cœur et le manque de confiance envers ceux qui sont chargés de veiller sur nous ! J'étais seule dans la voiture

avec la femme de chambre ; le domestique du comte courait à cheval pour faire préparer les relais. Le rendez-vous était donné dans un petit village à douze lieues de Sarragosse sur la route de Madrid ; et là, pour rassurer ma conscience et le tumulte de mon cœur qui altérerait ma santé et pouvait occasionner un crime malgré moi, le colonel devait me conduire aux pieds des autels, devant un prêtre affilié à d'anciennes guerillas, et que les nouvelles lois de Napoléon avaient toujours trouvé rebelle à son code civil ; il nous maria selon les anciens usages du pays, usages que ce prêtre respectait seuls. Tout avait été préparé à l'avance, et ma signature donnée, je remontais en voiture au bout de quelques minutes.

Plus tranquille sur la position que j'allais donner à l'enfant que je portais, nous avions à peine fait quelques lieues que des douleurs aiguës se firent sentir. Le moment était venu, j'allais être mère, et le comte volait devant nous sur la route de Madrid pour préparer les logemens. Mais il était écrit là haut que je ne le reverrais plus ! Nous fûmes forcées de nous arrêter dans un misérable village que nous rencontrâmes, et là, après trois jours d'une horrible souffrance, je mis au monde un malheureux être qui pensa me coûter la vie en

voyant la lumière. La fièvre me prit bientôt, et durant quarante jours je fus aux portes du tombeau; une sorte de folie s'était emparé de tout mon être, et lorsque, revenue à la raison et rassemblant mes idées, je demandai mon enfant, la femme de chambre que m'avait donnée le comte me remit un écrit contenant ces adieux terribles que j'ai toujours conservés depuis :

« Je n'ai pas été dupe de votre manège; le  
« nom d'un colonel ne suffisait plus à votre am-  
« bition, je le sais; fière d'un nom que vous  
« espériez revoir briller dans le monde, vous  
« n'avez consenti à notre union que parce que  
« la nature vous avait punie de la faiblesse d'un  
« moment. J'ai eu pitié de vous, parce que je  
« vous ai beaucoup aimée; ce mariage, qui  
« semble vous lier à jamais, n'est pas valable;  
« vous êtes donc libre, et jamais vous n'enten-  
« drez parler de cet enfant dont l'existence  
« serait pour vous un reproche vivant. Quittez  
« ces lieux, vous trouverez dans vos malles les  
« sommes nécessaires pour vous aider à rejoindre  
« votre père; votre domestique emporte mon  
« enfant qui ne me quittera plus. Que le temps  
« qui vient de s'écouler entre nous soit pour  
« vous un rêve, au milieu de ce monde, où  
« vous allez rentrer et où est votre véritable

« place ! Soyez heureuse, c'est le vœu que fait  
« pour vous,

« ULRIC. »

Pleurs, sermens, menaces, tout fut mis en  
œuvre; je désirais la mort à grands cris, je  
voulais me détruire..... poursuivre l'infidèle  
ou mourir à ses yeux..... et cependant.....  
quatre mois après. . . . .  
. . . . .  
on m'appelait l'opulente baronne de Rostang !

---

## LIVRE QUATRIÈME

Nous avons laissé nos deux jeunes gens au camp des Belges , devant Liége , après la bataille de Rocour ; nous avons laissé la triste Maria dévorant le manuscrit de la baronne , et cherchant avidement quel pouvait être cet enfant , né en Espagne et enlevé sitôt à sa malheureuse mère , tandis que la pauvre présidente pleurait sur le sort de son Frédéric , et que Léon cherchait à décider une union qui semblait devenir pour lui une nécessité absolue ; mais des événemens d'une tout autre nature venaient encore compliquer la position de nos personnages , et l'apparition d'une femme à qui l'en-

trée de la ville était obstinément refusée , vint changer la face des choses et ajouter aux vicissitudes qui semblaient s'appesantir sur tous nos héros.

Quelle était cette femme ? d'où venait-elle ? et quel était le but de son voyage ? Mille données différentes circulaient à ce sujet ! Mais on pouvait douter que sa présence aux environs de Maestricht se rattachât à l'amour de nos deux orphelins , car jusqu'alors , rien dans ses aveux , dans ses explications n'eût pu décèler un secret qui semblait fortement lui peser et auquel peut-être elle devait la persécution dont paraissaient vouloir l'entourer les autorités locales.

Depuis quelques jours une femme jeune encore , accusant au plus trente- deux à trente-quatre ans , se présentait à la porte d'Allemagne , demandant à entrer en ville. La fatigue , les privations avaient hâlé son beau visage empreint de cette sévérité italienne tempérée par les étincelles brillantes de deux yeux noirs qui semblaient tour à tour commander et implorer l'assistance ; ses vêtemens étaient ceux de la classe moyenne des peuples du Midi , mais à certaines parties de ces vêtemens , à un port surtout révélant la fière et sensible italienne , il eût été facile pour l'homme du monde , accoutumé aux différentes nuances des castes , de de-

viner sous ces accoutremens , assez grossiers pour n'inspirer que l'indifférence , mais pas assez pour chasser toute curiosité instinctive , il eût été facile de juger à première vue que cette femme n'était pas dans sa sphère , et qu'un mystère devait l'environner. La langue française lui paraissait totalement étrangère , ou du moins elle voulait le laisser croire ; elle demanda en assez mauvais allemand la permission de pénétrer en ville. La sévérité des ordonnances interdisait l'entrée à tout étranger , sans distinction de sexe , qui n'était point muni d'une carte de passe signée du général en chef. La porte lui fut donc refusée sans autre explication , car ces messieurs alors , étaient peu scrupuleux sur la forme de leurs refus , et le mot consigne tenait lieu de politesse.

Enfin un jour , cette femme , vêtue de la même manière , se présentait à la porte de Saint-Pierre. Même refus lui fut fait. C'était justice au point de vue général ! mais cette fois , était-ce curiosité pure , était-ce par ordre supérieur , un officier sortit en dehors des portes pour l'interroger. C'était un jeune homme aux formes polies et avenantes , qui , voyant que l'étrangère ne comprenait ni le hollandais ni le français , lui adressa la parole en italien.

— Vous ne pouvez , Madame , entrer en ville

sans une autorisation spéciale ; mais si vous voulez me remettre vos papiers, je pourrais vous la faire obtenir.

— Mes papiers..... Mais ils ont dû être remis au gouverneur, je ne les ai plus !

— Comment ! au gouverneur ! à quelle époque ?

— Il y a peut-être un mois ! j'étais alors en France, le consul de mon pays s'est chargé de ce soin.

— Il faut, Madame, qu'ils ne soient point parvenus, car un ordre, qui vous concerne personnellement, d'après vos réclamations continuelles, nous défend de vous livrer passage. Vous devez savoir que la ville est en état de siège, et sans papiers bien en règle vous ne pouvez y pénétrer.

— Ainsi j'aurai fait plus de six cents lieux, exposée à toutes les humiliations qui accompagnent d'ordinaire une femme qui seule entreprend un voyage de cette nature ; j'aurai bravé toutes les horreurs de la faim et de la misère, pour me rapprocher de cette ville, le but comme le terme de toutes mes espérances, et il ne me sera pas permis de mettre le pied dans Maestricht..... la terre promise..... ma vie..... mon espoir..... Oh non ! c'est impossible..... J'entrerai, vous dis-je !

— Pardon, Madame, mais la rigueur de mes devoirs ne me permet pas.....

— Eh ! qui vous demande quelque chose, Monsieur ! le ciel et l'enfer sont d'accord pour me repousser..... Car ces papiers..... oui ces papiers, ils sont parvenus à leur adresse..... et c'est là le motif du refus que j'éprouve.

— Enfin, Madame.....

— Ah, mon nom vous a fait trembler ! n'est-ce pas..... vous avez craint la pauvre femme qui vient vous redemander..... Oui, un prêtre... et pourquoi..... cet argent..... c'est à elle..... Mais je la verrai..... entendez-vous..... je vous dis que je la verrai..... Vous ne savez donc pas tout ce qu'il peut y avoir d'énergie dans le cœur d'une..... Adieu, beau ministre des iniquités de satan..... nous nous reverrons ; mais dites leur bien que l'Italienne a sa vengeance pour punir le vol et l'assassinat..... Ah ! ils me refusent..... Eh bien !..... à l'œuvre.....

Et sans attendre une réponse, elle prit sa course d'un pas léger vers la montagne, laissant son interrogateur dans la stupéfaction.

— Cette femme est folle ! s'écria-t-il en rentrant en ville, et cet incident fut bientôt oublié.

Cependant la pauvre femme courait toujours ! La rivière d'un côté, les maisons de l'autre, rien ne détournait sa course, et elle eut longtemps

encore suivi la route qui s'offrait devant elle , si les forces ne lui eussent manqué. Épuisée enfin par la fatigue et le besoin , et peut-être aussi par ce paroxysme de fureur qui s'était emparé d'elle , après avoir franchi le village de Saint-Pierre , elle s'arrêta au pied de la montagne et se prit à pleurer. Pleurer, oh ! c'était pour la malheureuse un véritable bonheur. Des larmes coulèrent en abondance , et leur douce effusion ramena peu à peu le calme dans cette tête agitée, dans cette âme brisée par toutes les souffrances ; elle pleura longtemps, et puisa de nouvelles forces dans cet excès de douleur. Mais de pénibles réflexions vinrent de nouveau s'emparer de ce cerveau malade , non par la folie comme l'avait exclamé l'officier hollandais , mais par les chagrins qui semblaient avoir présidé à la plus grande partie de l'existence de cette malheureuse créature. Elle se recueillit profondément, et elle pleura encore, car tout, pour elle désormais, aboutissait à des pleurs. Il serait impossible de décrire ce qui se passa alors dans cette imagination bouleversée ; mais, se relevant tout à coup et agitant vivement la tête comme pour en chasser des idées importunes :

— Oui, oui..... c'est cela, s'écria-t-elle ! arrière toute autre idée..... oui je la verrai..... malgré eux.....

Mais aussitôt une voix lui répondit en italien :

— Bien, bien, Senora ! vous la verrez, et malgré eux.

— Margueritta n'est plus la Senora !..... fit celle-ci en se retournant vers l'homme qui lui avait adressé la parole. Qui peut vous intéresser à une pauvre infortunée ?.....

— Dieu d'abord, Senora ! qui n'abandonne jamais ses enfans ; ensuite ce cœur qui bat sous les habits du paysan comme sous l'uniforme brillant du général !

— Ah, le général ! oui..... le paysan..... et le prêtre.....

— Allons, allons ! Ce n'est ici ni le temps ni le lieu de nous expliquer, reprit l'inconnu, qui ne cessait de regarder attentivement cette malheureuse comme pour rappeler des souvenirs. Vous ne me connaissez pas moi..... Mais peut-être..... enfin n'importe..... Le temps presse, où puis-je vous revoir ? Il faut que j'entre en ville, et il y a encore loin d'ici à Smeermaas.....

— Smeermaas, dit aussitôt l'Italienne ! vous connaissez Smeermaas..... et..... le prêtre.....

— Oui, oui, et encore bien autre chose peut-être. Allons, Dieu est toujours bon, puisqu'il m'a envoyé de ce côté ! Où pourrai-je vous revoir dans quelques heures ?

— Ici, à cette place, c'est le palais de votre Senora, puisqu'ils m'ont tout pris !

— Quoi ! pas de ressources !

— Non rien, rien..... oh ! mais si..... la vengeance !!!

— Eh bien, le paysan aidera la..... la pauvre femme, et il lui mit dans la main quelques pièces d'argent que celle-ci voulut d'abord refuser avec un mouvement de fierté réprimé aussitôt.

— C'est juste, dit-elle, je suis mendiante.....

— Non, Senora, c'est peut-être la restitution qui commence ! Dieu veut sans doute se servir de ma main pour hâter votre vengeance. Entrez dans cette maison qui est derrière nous, prenez un peu de repos dont vous avez tant besoin, et dans quelques heures, je reviendrai vers vous. Ayez confiance en moi, Senora, et..... rappelez-vous..... la maisonnette de Smeermaas !.....

— Smeermaas..... Smeermaas..... mais qui donc êtes-vous ?.....

— Un ami !..... L'heure se passe, adieu, Senora, à bientôt ! Et cet homme que la Providence sans doute venait d'envoyer sur la route de la pauvre étrangère, cet homme lui fit un salut que commandaient peu ses vêtemens grossiers, mais qui allait plutôt à l'adresse de la grande dame. Il s'éloigna rapidement, la

laissant à son étonnement, où quelques lueurs d'espérance commençaient à briller.

Nos lecteurs ont sans doute déjà reconnu dans ce bienfaiteur improvisé de la pauvre inconnue, le vieux Robert, le messenger de Frédéric, qui se rendait chez M<sup>me</sup> van Lonnaert ; nous ne le suivrons pas dans les immenses détours qu'il fut obligé de faire pour regagner la route de Smeermaas, prendre sa brouette et les marchandises à l'aide desquelles il s'introduisait dans les murs de Maestricht ; nous le retrouverons à la porte de la présidente. A peine fut-il entré que Maria se précipita vers lui :

— Frédéric !

— Mon lieutenant..... sain et sauf, Mademoiselle !

— Merci, mon Dieu ! et elle prit vivement une lettre que lui présentait Robert.

— M<sup>me</sup> van Lonnaert est au salon, lui dit-elle ; allez, mon bon Robert, lui porter ces heureuses nouvelles, et elle monta chez elle s'enfermer dans son boudoir pour lire la lettre de Frédéric :

« Chère Maria,

« Plus heureuse que moi, cette lettre va vers  
« vous, lorsque le devoir me retient ; je lui  
« confie tous les vœux d'un ami. Grâce à mon  
« brave Robert, qui, lui aussi, va vous voir,

« vous parler, je puis au moins vous faire con-  
« naître mes plus secrètes pensées ! Vous dire  
« qu'elles sont toutes pour vous, c'est vous  
« répéter ce que votre cœur vous redit chaque  
« jour ! Du courage, mon amie ! Le ciel a pris  
« en pitié notre sainte affection, puisqu'il a  
« permis que je sortisse victorieux des épreuves  
« auxquelles le sort m'a soumis. Du courage !  
« et surtout ayez foi en moi, et ne cédez pas  
« aux vaines sollicitations de ma tante. Elle  
« nous aime tous deux, et le jour n'est peut-  
« être pas éloigné où elle pourra s'applaudir de  
« votre résistance. C'est cette foi, cette espé-  
« rance que j'ai en vous qui me soutient dans  
« les agitations de la vie que j'ai embrassée !  
« Puissiez vous résister assez longtemps pour  
« me permettre d'aller vous porter secours. Si  
« cependant les circonstances devenaient plus  
« menaçantes, n'oubliez pas, je vous en con-  
« jure, que Frédéric ne peut et ne veut vivre  
« que pour vous, et fiez-vous aux conseils de  
« Robert. Adieu, amie, adieu ! permettez-moi  
« de vous envoyer les baisers d'un frère.

« FRÉDÉRIC. »

Elle lut et relut ces quelques lignes avec avidité.

— Oh ! oui, s'écria-t-elle, j'ai foi et confiance en toi, noble et généreux ami ! Mais un homme

s'est élevé entre nous deux, et cet homme je le déteste, je dois le fuir ! Oui, certes, les conseils de la baronne, les malheurs de sa position pourraient avoir de l'influence sur un amour tout autre que le mien ; mais l'amour de Frédéric, l'amour de mon frère, oh ! celui-là je puis y avoir foi ! et malgré les terreurs dont on cherche à entourer mes esprits, à toi, Frédéric, l'amour de l'orpheline ! Vers toi, oui vers toi seul, les vœux de la pauvre Maria ! Tu seras son sauveur ! Oui, tu l'as dit, je consulterai Robert, je lui ferai connaître mes intentions et il me guidera !....

Enhardie par cet appel muet à la protection de son frère d'adoption, Maria descendit rapidement pour se rendre au salon ; mais au moment où elle allait en ouvrir la porte, Robert l'arrêta et lui glissa ces mots :

— Le van Buren est là, je ne veux pas être vu de lui ; il trame quelque méchanceté, soyez sans crainte, je saurai la détourner. Je pars.....

— Quoi, sans ma réponse ?

— Je dirai tout ce que vous auriez pu écrire, Mademoiselle Maria.

— Mais j'ai absolument à vous parler !

— Dans deux jours je reviens ! Tenez-vous prête à tout événement ; je pars, mais je veille sur vous deux. Et il sortit précipitamment par

la petite porte du rempart , tandis que Maria , encore tremblante des paroles de Robert , ouvrirait lentement la porte du salon , où elle trouva en effet sa bienfaitrice et Léon.

— Nous nous occupions de Mademoiselle Maria , et sa présence en ce moment arrive à merveille , dit ce dernier en s'inclinant profondément.

— Ma présence , Monsieur , et une froide révérence accompagna ce mot , ma présence n'a rien à ajouter ou à retrancher , à ce que ma bonne mère pourrait dire de sa fille ; et pour vous , Monsieur , les complimens que vous vous plaisez sans doute à faire sur ma triste personne , ne peuvent changer mes dispositions.

— Mademoiselle..... c'est reconnaître par trop d'aigreur des sentimens qui ne sont plus un mystère pour personne.

— Allons , ma fille , dit M<sup>me</sup> van Lonnaert , Monsieur van Buren me presse de combler ses vœux les plus chers , j'ai donné ma parole , et pour toi et pour moi.

— Mais , ma mère.....

— J'ai donné ma parole , nous n'avons plus qu'à fixer le jour , et ce doit être dans le plus bref délai , car je sens ma santé s'affaiblir de jour en jour... Je ne voudrais pas partir sans avoir assuré ton bonheur !

— Mademoiselle Maria ne peut douter de mon empressement à sacrifier tous les instans de ma vie , pour lui faire goûter ce bonheur qui , je l'espère, ne la fuira pas toujours.

— Mêler des projets de bonheur à venir à la crainte d'une séparation éternelle, c'est, ma mère, bien mal juger le cœur de votre Maria.

— Non, ma fille, non ! Monsieur van Buren s'est toujours conduit en galant homme et sa protection puissante continuera l'œuvre de ta vieille mère.

— Chassons, Mesdames, ces tristes idées. Je participerai avec vous, longtemps encore, je l'espère, à embellir l'existence de Mademoiselle, mais ce sera sous l'égide de sa mère.

— Dieu le veuille, mais à sa sainte volonté ! Seulement mon départ me tourmente moins, depuis que je sais que je vais te remettre, Maria, entre les mains d'un honnête homme.

— Monsieur Léon, dit Maria avec feu, vous voulez ma main ?

— C'est mon vœu le plus cher, Mademoiselle !

— Rien que ma main !

— Cette question, Mademoiselle..... en présence de ce que vous me forcez à appeler mon désintéressement.....

— Cette question, Monsieur, convient à la position que vous vous êtes faite près de moi !

— J'avoue que j'ai peine à comprendre.....

— Vous ne me laissez pas achever !

— Mais, Maria, que veut dire tout ceci ? Tu veux donc encore augmenter mes chagrins !

— Dieu m'est témoin, ma mère, que je voudrais au péril de ma vie vous épargner la plus légère peine ; mais vous êtes aveuglée, trompée.....

— Mademoiselle !!! fit Léon avec fureur.

— Aveuglée, trompée par votre amour pour moi, et vos craintes sur mon avenir..... Vous voyez, Monsieur, que vous interrompez toujours mal à propos !

— Pardon, Mademoiselle.

— S'il vous était démontré, ma mère, que cet avenir que vous rêvez si brillant et si heureux avec Monsieur van Buren, dût être pour moi toute une existence de peines et de regrets, s'il vous était démontré que cet avenir ne peut, ne doit point être à Monsieur..... et qu'un autre

. . . . .  
— Nous y voilà ! interrompit Léon en souriant méchamment.

— Oui, Monsieur, nous y voilà ! Mais là du moins je trouve la protection que ma mère recherche pour sa fille, et peut-être encore un désintéressement plus grand que celui dont vous faisiez parade il y a quelques minutes !

— Toujours sévère pour moi, Mademoiselle Maria, il me sera donc impossible de trouver grâce près de vous!

— Ce n'est point à moi, Monsieur, que vous devez adresser cette demande. Soyez votre propre juge! Mais vous avez éloigné la question, et cette longue conversation doit fatiguer ma mère; je vous ai demandé si vous vous contentiez de ma main?

— Et moi, Mademoiselle, j'ai eu l'avantage de vous répondre que j'y attachais déjà un assez grand prix pour pouvoir espérer qu'il ferait excuser mon insistance.

— Eh bien, Monsieur van Buren, et vous ma bonne mère, retenez bien mes paroles! Le don de ma main me semblait ne devoir jamais suivre que les dispositions de mon cœur. Vous voulez, Monsieur, qu'il en soit autrement. Je souscrirai aux désirs de ma mère; mais songez bien que vous l'aurez voulu, et ne me parlez jamais d'un désintéressement auquel je ne crois pas, moi, Maria, l'orpheline sans nom et sans fortune, élevée par les soins et la charité de Madame la présidente van Lonnaert, moi, la sœur d'adoption de Frédéric de Castaens! de Frédéric de Castaens, entendez-vous bien, Monsieur van Buren!!!

— Ah! Mademoiselle, vous êtes sans pitié, et c'est me faire injure.....

— Nous sommes ici pour nous dire franchement les vérités les plus dures. Je vous ai dit que je ne croyais pas à votre désintéressement, et je le répète ! Si dans huit jours je ne vous ai pas convaincu de la vérité de ce que j'avance aujourd'hui, cette main, mais vous l'entendez, rien que cette main, vous appartient !

— Ainsi, dans huit jours vous consentez à recevoir mon nom ?

— Peut-être ! Il y a une condition, et j'abandonne aux rèplis de votre conscience le soin de me donner gain de cause ! En disant ces dernières paroles, elle embrassa la présidente et, saluant modestement Léon, elle sortit du salon.

— C'est si jeune, fit la présidente en regardant ce dernier.

— Mes soins et mon affection, reprit celui-ci, auront bientôt triomphé de ses scrupules enfantins.

— Bien que ma pauvre Maria soit sans fortune, Monsieur van Buren, plusieurs partis convenables se sont cependant présentés. En acceptant le soin de son bonheur, vous nous prouverez, j'espère, que je ne me suis point abusée ! Vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas ? Oh ! dites-le moi, dites-le moi encore ?

— Madame, mon attachement sans bornes à Mademoiselle votre fille ne peut que vous ré-

péter que mon devoir sera toujours d'accord avec les sentimens de mon cœur.

— Oh , merci , merci ! car j'ai tant souffert , voyez-vous ?

— Je sais, Madame, que ces deux enfans que vous a légués le passé sont pour vous la seule espérance de vos vieux jours ; si la conduite du jeune de Castaens..... Mais pardon , Madame, vous avez reçu des nouvelles de ce jeune homme, et malgré sa faute.....

— Non..... non , Monsieur..... vous êtes dans l'erreur, balbutia la présidente.

— Pardon, je croyais qu'aujourd'hui même... On m'avait dit..... enfin on se sera trompé..... J'en suis désolé pour vous , Madame, car l'inquiétude..... les hasards de la guerre , l'exaltation de votre neveu..... J'espérais que vous auriez appris aujourd'hui.....

— Rien, Monsieur ! La rumeur publique m'a seulement fait savoir qu'il avait été assez heureux pour échapper au feu de nos braves soldats ; mais un bonheur aujourd'hui , et demain peut-être un malheur ! En vérité , Monsieur Léon, je suis bien à plaindre, et si vous ne remplissiez pas mon espérance , en veillant au bonheur de ma chère enfant, ah ! je crois que je descendrais de là haut, pour vous reprocher votre félonie !

— Bannissez ces vaines inquiétudes, Madame ! Vous répéter mes sermens serait superflu, et ce que je fais aujourd'hui pour M<sup>lle</sup> Maria, vous est un sûr garant de ma conduite à son égard pour l'avenir !

— J'accepte vos paroles, et j'y compte.

— Ainsi Madame, dans huit jours nous pouvons fixer le moment qui doit être le plus beau de ma vie. Je me retire, en vous priant de vouloir bien déjà me regarder comme un des membres de la famille.

— Allez, mon fils, et que Dieu répande sur vous et sur elle ses bénédictions !

Léon se leva à ces mots, et après avoir baisé la main de M<sup>me</sup> van Lonnaert il quitta le salon et fut bientôt dans la rue ; mais à peine était-il sur le Vrythof, qu'un homme de la campagne s'approcha niaisement de lui, et lui dit à l'oreille :

— Ce mariage ne se fera pas, Monsieur le Richard !

— Misérable, fit Léon, en se retournant la canne levée !

— Tout beau, mon maître, on ne paie pas un secret avec des coups de bâton.

— Insolent ! que veux-tu dire ?

— Je veux dire que vous allez reconnaître mon pouvoir sur vous, et vous taire.

Cette assurance de Robert, car c'était lui qui, ayant entendu Léon entrer chez M<sup>me</sup> van Lonnaert, s'était hâté de sortir pour l'attendre sur son chemin, cette assurance en imposa tellement à cet homme, encore troublé par les menaces de Maria, qu'il ne put trouver une seule parole, et que cette fierté superbe, qui lui avait fait lever la canne, s'était subitement affaissée et humiliée devant le malin paysan. Cependant revenant peu à peu de sa stupeur, et regardant autour de lui pour s'assurer qu'il ne pouvait être entendu :

— Eh bien, ce n'est pas en pleine rue que je donne mes audiences ; rends-toi chez moi, et si tu as quelque chose de particulier à me dire.....

— Non pas, messire van Buren, non pas ! la respiration n'est pas libre dans votre maison..... enfin n'importe.....

— Comment ?

— Oui, oui, un crime coûte peu, pour se débarrasser d'un pauvre diable comme moi, qui peut empêcher d'un mot le mariage que vous projetez.

— S'il en est ainsi, laisse-moi ! Je suis bien bon d'écouter tes sornettes, quand je puis d'un mot te faire arrêter.....

— Arrêter ! Allons donc, vous n'oseriez pas !..... J'ai des papiers en règle, on ne les a pas fait

disparaître dans les flammes comme ceux.....  
enfin n'importe.....

— Enfer et damnation ! qui donc es-tu ? Et la figure de cet homme, aux formes naguères si nobles et si douces , se contracta extraordinairement et montra pour un instant seulement toute la laideur de son âme.

— Un pauvre diable qui fait son petit commerce de marchandises pour gagner sa triste vie.

— Tu mens !

— Vous croyez ?.....

— Voyons ! que veux-tu de moi ?

— Oh rien ; ce n'est pas à moi à taxer.....

— Allons donc, je savais bien que nous finirions par.....

— Écoutez, mon maître, l'heure me presse ; mais dans quatre jours je reviens en ville, et alors nous pourrons peut-être nous entendre. Songez-y bien ! d'ici là, vous ne tenterez rien, ni contre moi, ni contre votre fiancée. Je sais que vous avez de grands pouvoirs en ces lieux, que vous pourriez essayer de me faire disparaître ; mais mon secret est déposé en mains sûres, et si on ne me voyait pas rentrer, ordre est donné de publier ce secret..... vous savez..... enfin n'importe..... La tête tient bien sur les épaules, mon maître, elle pourrait se détacher

demain..... Au revoir..... Et comme plusieurs officiers supérieurs s'approchaient de Léon, Robert lui fit un de ces saluts terre à terre qui révèlent l'obligé devant son supérieur.

— C'est bien, c'est bien, mon brave homme, dit Léon, je suis heureux de pouvoir faire quelque chose pour vous.

Comme Robert s'éloignait, Léon le suivit un instant des yeux et fit signe à un homme qui se promenait sur la place de s'attacher aux pas du paysan ; mais il avait affaire à trop forte partie pour que son mouvement n'eût pas été compris de ce dernier, qui, revenant aussitôt :

— Pardon excuse, mon bon Monsieur, j'avais oublié de vous dire qu'il ne faut pas que l'on sache que je me suis adressé à vous; on jaserait, vous savez..... et cela pourrait me faire perdre mon procès.

— Ces paysans pensent à tout, dit Léon en se retournant vers les nouveaux venus ! Allez, mon brave, nous tâcherons de faire pour le mieux. Et comme il avait parfaitement compris le but de Robert, un nouveau signe presque imperceptible fait à l'homme qui ne le perdait pas de vue, lui ordonna de ne plus s'occuper du paysan.

— Eh bien, Monsieur van Buren ! lui dit un colonel, a-t-on des nouvelles des insurgés ?

— On dit qu'ils se sont rapprochés de Maestricht , et qu'ils ont placé leur camp hors la portée du canon du fort Saint-Pierre , sur la droite de la chaussée de Tongres, dit un second interlocuteur.

— Ils voudraient tenter un coup de main sur Maestricht, fit un troisième! ils comptent sur les bourgeois pour.....

— Les bourgeois, reprit le premier, nous les avons tellement bridés, que la vue seule d'un uniforme les fait rentrer sous terre. Oh! ce ne sont plus ces bourgeois qui ont si souvent fait trembler la domination espagnole, ce sont des enfans dégénérés!

— Parbleu, Messieurs, dit Léon, vous ménagez peu mes compatriotes! Au surplus, je vous les abandonne. Ce sont des ingrats, qui n'ont jamais su apprécier les bienfaits du règne de la maison de Nassau.

— Apprécier, reprit le colonel! Les Mastrich-tois sont trop égoïstes pour être à craindre, tant qu'on ne touchera pas à leurs cents; mais du moment où on voudra leur faire payer les frais de la guerre, vous les verrez relever la tête!

— A propos, Messieurs, dit un jeune major, avez-vous entendu parler de cette Italienne, qui, depuis quelques jours, rode aux environs de la ville! Monsieur van Buren pourrait nous

donner quelques explications sur cette femme extraordinaire , car j'étais ce matin de ronde à la porte de Saint-Pierre, lorsqu'elle s'est présentée, et son nom a été plusieurs fois invoqué par cette femme qui au surplus me paraît folle.

— Folle ! Oui, dit vivement Léon, en cachant son trouble.....

— Peut-être folle par amour, interrompit le colonel ! Qui sait si ce n'est pas une victime de la séduction de notre ami Léon !

— Ah , Messieurs , de l'indiscrétion ! ce n'est pas bien, reprit avec fatuité ce dernier.

— Bah ! répondit le major, chez nous, de la discrétion en amour, c'est fort bien ! Mais ici, à Maestricht, nous devons nous regarder comme en pays conquis, et ma foi, au petit bonheur !

— De grâce, major, n'insistez pas davantage, je ne crois pas connaître cette femme..... non..... je ne la connais pas, et ce serait me désobliger que de revenir sur ce point.

— J'accepte vos paroles ! Mais puisqu'il n'y a pas de droit de propriété, par conséquent, c'est un cœur à prendre ou plutôt à reprendre ! Pour la rareté du fait, je me mets sur les rangs ! Cela fera diversion aux langoureuses œillades de nos belles citadines ! Sur cette plaisanterie, les interlocuteurs se séparèrent, et Léon rentra chez lui encore plus agité des nuages qui cha-

que jour assombrissaient l'horizon qu'il s'était fait avec tant de peine.

Durant ce temps, Robert était sorti de la ville, et après avoir fait les mille détours que sa position exigeait pour déjouer tous les soupçons, il était revenu dans la maison où il avait laissé l'Italienne.

— Ah, vous voilà enfin!

— Oui, Senora, et ce n'est pas sans peine! Etes-vous un peu remise des fatigues que vous avez éprouvées?

— Des fatigues! Oh, j'y suis accoutumée! Mais me direz-vous enfin pourquoi cet intérêt pour la pauvre Margueritta?

— Eh bien, n'êtes-vous pas étrangère?

— Oh oui, et je viens de bien loin pour réclamer..... mais voyez-vous..... il y a dix-huit ans, Maestricht..... j'y suis venue aussi moi..... le général était avec moi..... et puis j'ai été malade..... ah, bien malade..... ma pauvre tête, mon enfant..... le prêtre..... mais il est mort, n'est-ce pas,..... ils sont tous morts, et la pauvre Margueritta reste seule au monde pour les pleurer!!! Des sanglots entrecoupés étouffèrent sa voix.

— Là, là, ne vous désolez pas ainsi! Tâchez de rassembler plus nettement vos idées! Vous êtes née à Bologne, n'est-ce pas?

— Bologne ! oui..... mon père..... l'armée française..... le général.....

— Le général.....

— Parroni.....

— C'est elle, s'écria Robert, je ne m'étais pas trompé ! Et il redoubla de soins et d'attentions pour la pauvre femme.

— Vous rappelez-vous avoir déjà habité ce pays avec votre..... mari ?.....

— Mon mari !..... Margueritta n'a jamais été mariée !..... Mais si..... lui..... le général.....

— Sans doute, fit Robert, le général commandait dans le Limbourg !

— Ah oui, je suis arrivée ici sous l'escorte

. . . . .

— Un dragon de l'Impératrice !.....

— Robert ! s'écria aussitôt l'inconnue, et ses yeux brillèrent d'un éclat passager, qui s'effaça bientôt, en se reportant sur les haillons de la misère qui la recouvraient, Robert.....

— Oui, Robert ! oui, lui-même ! qui vous accompagna jusqu'ici avec ce pauvre petit enfant, dont vous voulûtes prendre soin pendant toute la route, et qui ne quittait pas votre voiture, tandis que le dragon courait devant.....

— Oh ciel ! mais oui, je me rappelle maintenant..... Oui, c'est vous, vous Robert..... vous, le père de ce petit Ulric que.....

— Son père..... non..... Il est là haut lui, mon colonel..... enfin n'importe..... et il essuya deux grosses larmes qui sillonnaient ses joues.

— Mais alors..... vous savez donc..... attendez..... moi aussi..... moi..... un enfant..... J'étais mère aussi moi..... oh ! mon enfant..... Robert rends-moi mon enfant..... Et comme une furieuse, elle s'accrocha au cou du vieux soldat... Rends-moi mon enfant, Robert !.....

— Diable, diable, fit le vieux serviteur ! mais si vous m'étranglez, nous ne pourrons rien savoir. Je suis un ami moi.....

— Un ami..... ah oui..... ils avaient raison... je suis folle..... Mais mon enfant !.....

— Patience, patience, nous y arriverons !

— Oh ! vois-tu c'est qu'à présent la mémoire me revient. Il y avait à peine dix jours que j'étais accouchée, lorsque le général, sous prétexte d'une maladie, m'enleva mon enfant. Mais je n'étais pas malade, n'est-ce pas, Robert ! on voulait me priver des caresses de mon enfant..... Mais parle, parle donc ?

— Hélas, Senora, vous étiez réellement malade, et gravement même ! L'armée devait évacuer la ville dans le milieu de la nuit.....

— Eh bien ! pourquoi me l'a-t-on enlevé ?.....

— Ah, ah ! pourquoi ?..... Si vous vous emportez encore, je ne dirai plus rien !

— Oh si ! Tiens, vois-tu, je suis calme maintenant ! Tu parleras, Robert, oui tu sais..... toi toujours si bon, si généreux pour ton petit Ulric..... Songe donc si on te l'avait enlevé!.....

— Oh, moi..... moi..... enfin n'importe..... Écoutez, Senora, cet enfant..... tout me dit que nous le retrouverons, mais il faut être prudent.

— Tu demandes de la prudence à une mère, mais dis-lui donc que son enfant est là..... qu'elle pourra le presser dans ses bras... Dis... dis..... Robert !

— Eh bien ! oui..... il vit..... je l'ai vu ! là, êtes-vous contente ?

— Tu l'as vu, toi, Robert..... toi, tu as vu mon enfant..... et tu ne crains pas ma fureur en le déroband à mes yeux !!!

— Patience, vous dis-je, ou tout est perdu !

— Comment perdu ! fit subitement Margueritta en mettant la main sur un poignard qu'elle tenait caché dans son sein; mais que veulent-ils donc encore, les misérables qui me persécutent depuis quinze ans..... Car tu ne sais pas, Robert ! Ils m'avaient fait enfermer comme folle, moi, moi, folle, une mère qui cherche son enfant, qui le demande à tous les échos, j'étais enfermée, et ce n'est que depuis cinq mois que j'ai pu me sauver des mains de mes geôliers. Sais-tu, Robert, ce qu'il faut de courage à une mère,

pour faire ainsi six cents lieues, seule, sans secours, vivant au jour le jour de la charité publique, aujourd'hui rebutée, rejetée, demain secourue par une main charitable ! Oh, j'ai bien souffert, Robert ! mais enfin je suis arrivée, me voilà..... et ils me rendront mon enfant !.....

— N'avez-vous donc aucun indice, aucune preuve d'un dépôt ?

— Un dépôt..... oh si..... et elle tira de son sein un papier soigneusement enveloppé dans un petit sac de soie. Ce papier, vois-tu, je le leur ai toujours caché, car s'ils avaient su que j'avais cet écrit, ils me l'auraient enlevé.....

Robert tendit la main pour en prendre connaissance.

— J'ai fait un vœu, Robert ! c'est le vœu d'une malheureuse mère : ce papier ne sortira de mes mains que pour passer dans celles de mon enfant.

— Cependant... il faut..... enfin n'importe... que dit-il ?

— Oh, je le sais par cœur ! C'est un reçu de la somme de huit cent mille francs confiés à un prêtre qui ne doit les remettre que contre cet écrit.

— Le nom de ce prêtre ?

— Joseph Apostolo van Buren !

— C'est lui !!!

— Qui, lui ?

— Senora ! nous touchons au terme de vos souffrances ; mais je vous le répète, il faut de la prudence. L'homme qui a signé cet écrit, n'existe plus ; le dépôt est maintenant en d'autres mains ; il a été dénaturé..... Ceux à qui le vénérable Apostolo s'était confié ont reçu des dons considérables pour se taire ; il y a dans tout cela un mystère que vous m'aidez à débrouiller ; mais pour l'amour de Dieu et de cet enfant que je remettrai dans vos bras, de la prudence !.....

— Mais, mon enfant..... le prêtre....

— Allons, sa tête se perd encore..... Pauvre femme, fit doucement Robert !

— Que faire, mon Dieu, que faire!!!

— Ne pas laisser soupçonner que nous sommes d'accord ! En ces lieux aussi, ils veulent vous faire passer pour folle, laissez leur cette croyance ! Aux yeux de nos braves paysans de Saint-Pierre, vous serez un être respectable et sacré ; le succès de la pauvre mère dépend de la présence de la pauvre fille. Restez ici ! Sur-tout cachez bien cet écrit, et avec l'aide de Dieu, Senora, qui ne nous abandonnera pas, je vous promets de faire jouer les violons pour une belle noce.

— Mais mon enfant ?

— Si vous n'êtes pas raisonnable, vous ne le verrez pas; si au contraire, vous suivez de point en point ce que je vous recommande, avant peu nous aurons raison de tous ces brigands. Adieu, Senora, pour tout le monde ici, vous êtes une pauvre femme, qui n'a pas son bon sens! Je reviendrai bientôt; mais, sur la tête de votre enfant, ne parlez à personne de notre conversation; car j'ai encore une autre tâche à remplir..... Enfin n'importe..... Silence.....

Il s'éloigna en disant ces derniers mots.

Il était temps! car lui aussi, le brave et digne homme, il était ému aux larmes, et il craignait de compromettre la sûreté de ses amis, en s'ouvrant plus longuement à cette malheureuse femme, qui, si elle n'était pas tout-à-fait folle, éprouvait au moins un dérangement dans ses facultés intellectuelles, de manière à donner de l'inquiétude sur les confidences qui pourraient lui être faites. L'heure s'avavançait et, comme il venait de le dire, sa tâche n'était pas finie! Il avait encore d'autres infortunes à consoler!

FIN DU PREMIER VOLUME.















